

LENINE

KARL MARX



DOCUMENT THEORIQUE

CLASSIQUE DU MARXISME-LÉNINISME

NOTE DE L'EDITEUR

La présente édition de *Karl Marx* a été établie d'après les traductions existant en langue française en s'appuyant sur une confrontation avec le texte chinois publié par les Editions du Peuple, Pékin, et en se référant à l'édition russe des *Œuvres* de Lénine, tome 21. Les notes mises à la fin du livre sont rédigées d'après celles de l'édition chinoise des Editions du Peuple, Pékin, et celles des traductions françaises existantes.

Sommaire :

Préface (p. 3)

LA DOCTRINE DE MARX (p. 5)

Le matérialisme
philosophique (p. 5) La
dialectique (p. 6)
La conception matérialiste de
l'histoire (p. 7) La lutte des classes
(p. 9)

LA DOCTRINE ECONOMIQUE DE MARX (p. 10)

La valeur (p. 10) La plus-value (p. 11)

LE SOCIALISME (p. 15)

LA TACTIQUE DE LA LUTTE DE CLASSE DU

PROLETARIAT (p. 17) **BIBLIOGRAPHIE** (p. 19) **Notes** (p. 24)

KARL MARX¹

(BREVE NOTICE BIOGRAPHIQUE COMPORTANT UN EXPOSE DU MARXISME)

PREFACE

L'article sur Karl Marx, qui paraît ici en brochure, a été rédigé par moi en 1913 (autant qu'il m'en souviennne) pour le dictionnaire Granat. Une notice bibliographique assez étendue, indiquant surtout des ouvrages en langues étrangères, faisait suite. Elle ne figure pas dans cette édition. En outre, les rédacteurs du dictionnaire avaient, de leur côté, en raison de la censure, supprimé la fin de l'article où j'exposais la tactique révolutionnaire de Marx. Malheureusement, il m'est impossible de reconstituer ici ce passage, le brouillon étant resté parmi mes papiers à Cracovie ou en Suisse. Je me rappelle seulement qu'à la fin de l'essai je reproduisais notamment un passage d'une lettre de Marx à Engels, en date du 16. IV. 1856, où il écrivait : «Tout dépendra en Allemagne de la possibilité de faire appuyer la révolution prolétarienne par une réédition de la guerre des paysans. Alors, tout ira bien.» C'est ce que n'ont pas compris depuis 1905 nos menchéviks, qui en sont maintenant arrivés à trahir complètement la cause du socialisme et à passer dans le camp de la bourgeoisie.

Moscou, le 14. V. 1918.

N. Lénine

Conforme au manuscrit

Paru en 1918 dans la brochure : N. Lénine. «Karl Marx» Editions «Priboi, Moscou

Karl Marx naquit le 5 mai 1818 à Trêves (Prusse rhénane). Son père, un avocat israélite, se convertit en 1824 au protestantisme. La famille, aisée, cultivée, n'était pas révolutionnaire. Après avoir terminé le lycée de Trêves, Marx entra à l'université de Bonn, puis à celle de Berlin ; il y étudia le droit, mais surtout l'histoire et la philosophie. En 1841, il achevait ses études en soutenant une thèse de doctorat sur la philosophie d'Epicure. A cette époque, ses conceptions faisaient encore de Marx un hégélien idéaliste. A Berlin, il fit partie du cercle des «hégéliens de gauche» (comprenant entre autres Bruno Bauer), qui cherchaient à tirer de la philosophie de Hegel des conclusions athées et révolutionnaires.

A sa sortie de l'université, Marx se fixa à Bonn, où il comptait devenir professeur. Mais la politique réactionnaire d'un gouvernement qui avait retiré à Ludwig Feuerbach sa chaire en 1832, lui avait de nouveau refusé l'accès à l'université en 1836 et, en 1841, avait interdit au jeune professeur Bruno Bauer de faire des conférences à Bonn, obligea Marx à renoncer à une carrière universitaire. A cette époque, le développement des idées de l'hégélianisme de gauche faisait en Allemagne de très rapides progrès. Ludwig Feuerbach commence, surtout à partir de 1836, à critiquer la théologie et à s'orienter vers le matérialisme qui, en 1841, l'emporte chez lui entièrement (*l'Essence du christianisme*) ; en 1843 paraissent ses *Principes de la philosophie de l'avenir*. «Il faut... avoir éprouvé soi-même l'action libératrice» de ces livres, écrivait plus tard Engels à propos de ces ouvrages de Feuerbach. «Nous» (c'est-à-dire les hégéliens de gauche, Marx y compris) «fûmes tous d'emblée des feuerbachiens». A cette époque, les bourgeois radicaux de Rhénanie, qui avaient certains points de contact avec les hégéliens de gauche, fondèrent à Cologne un journal d'opposition, la *Gazette Rhénane* (qui parut à partir du 1^{er} janvier 1842). Marx et Bruno Bauer y furent engagés comme principaux collaborateurs et, en octobre 1842, Marx en devint le rédacteur en chef ; il quitta alors Bonn pour Cologne. Sous la direction de Marx, la tendance démocratique révolutionnaire du journal s'affirma de plus en plus, et le gouvernement, après avoir soumis le journal à une double et même triple censure,

décida ensuite, le 1^{er} janvier 1843, de le suspendre complètement. A cette date, Marx se vit obligé de quitter son poste de rédacteur, mais son départ ne sauva pas le journal, qui fut interdit en mars 1843. Au nombre des articles les plus importants que Marx publia dans la *Gazette Rhénane*, en plus de ceux qui sont indiqués plus loin (voir *Bibliographie*), Engels cite un article sur la situation des vigneronns de la vallée de la Moselle. Son activité de journaliste avait montré à Marx que ses connaissances en économie politique étaient insuffisantes, aussi se mit-il à étudier cette discipline avec ardeur.

En 1843, Marx épousa à Kreuznach Jenny von Westphalen, une amie d'enfance, à laquelle il s'était fiancé alors qu'il poursuivait encore ses études. Sa femme était issue d'une famille aristocratique réactionnaire de Prusse. Le frère aîné de Jenny von Westphalen fut ministre de l'Intérieur en Prusse à l'une des époques les plus réactionnaires : 1850-1858. A l'automne 1843, Marx se rendit à Paris pour éditer à l'étranger une revue radicale avec Arnold Ruge (1802-1880 ; hégélien de gauche emprisonné de 1825 à 1830, émigré après 1848 ; bismarckien après 1866-1870). Seul parut le premier fascicule de cette revue, intitulée *les Annales franco-allemandes*, dont la publication s'arrêta par suite des difficultés de diffusion clandestine en Allemagne et de divergences avec Ruge. Dans ses articles publiés par cette revue, Marx nous apparaît déjà comme un révolutionnaire qui proclame «la critique implacable de tout ce qui existe» et en particulier la «critique des armes»², et fait appel aux *masses* et au *prolétariat*.

En septembre 1844, Friedrich Engels vint à Paris pour quelques jours, et devint dès lors l'ami le plus intime de Marx. Tous deux prirent part à la vie intense qui était à l'époque celle des groupes révolutionnaires de Paris (particulièrement importante était alors la doctrine de Proudhon, à qui Marx régla catégoriquement son compte dans *Misère de la philosophie*, parue en 1847) et, combattant avec âpreté les diverses doctrines du socialisme petit-bourgeois, ils élaborèrent la théorie et la tactique du *socialisme prolétarien* révolutionnaire, ou communisme (marxisme). Voir plus loin (*Bibliographie*) les œuvres de Marx à cette époque, 1844-1848. En 1845, sur la requête du gouvernement prussien, Marx fut expulsé de Paris comme révolutionnaire dangereux. Il s'installa à Bruxelles. Au printemps 1847, Marx et Engels s'affilièrent à une société secrète, la *Ligue des communistes*, et jouèrent un rôle de premier plan au II^e congrès de cette Ligue (Londres, novembre 1847). A la demande du congrès, ils rédigèrent le célèbre *Manifeste du Parti communiste*, publié en février 1848. Cet ouvrage expose avec une clarté et une vigueur remarquables la nouvelle conception du monde, le matérialisme conséquent étendu à la vie sociale, la dialectique, science la plus vaste et la plus profonde de l'évolution, la théorie de la lutte des classes et du rôle révolutionnaire dévolu dans l'histoire mondiale au prolétariat, créateur d'une société nouvelle, la société communiste.

Lorsque éclata la révolution de février 1848, Marx fut expulsé de Belgique. Il revint à Paris qu'il quitta après la révolution de mars, pour retourner en Allemagne et se fixer à Cologne. C'est là que parut, du 1^{er} juin 1848 au 19 mai 1849, la *Nouvelle Gazette Rhénane*, dont Marx fut rédacteur en chef. La théorie nouvelle se trouva brillamment confirmée par le cours des événements révolutionnaires de 1848-1849, et ensuite par tous les mouvements prolétariens et démocratiques dans tous les pays du monde. La contre-révolution victorieuse traduisit Marx en justice (il fut acquitté le 9 février 1849), puis l'expulsa d'Allemagne (le 16 mai 1849). Il se rendit d'abord à Paris, d'où il fut également expulsé après la manifestation du 13 juin 1849, puis à Londres, où il vécut jusqu'à la fin de ses jours.

Les conditions de cette vie d'émigré étaient extrêmement pénibles, comme le révèle la correspondance entre Marx et Engels (éditée en 1913). Marx et sa famille étaient écrasés par la misère ; sans l'appui financier constant et dévoué d'Engels, non seulement Marx n'aurait pu achever *le Capital*, mais il aurait même fatalement succombé à la misère. En outre, les doctrines et les courants prédominants du socialisme petit-bourgeois, du socialisme non prolétarien en général, obligeaient Marx à mener en permanence une lutte implacable, à parer parfois les attaques personnelles les plus furieuses et les plus saugrenues (*Herr Vogt*). Se tenant à l'écart des cercles d'émigrés, Marx élaborait dans une série de travaux historiques (voir *Bibliographie*) sa théorie matérialiste, en s'appliquant surtout à l'étude de l'économie politique. Il révolutionna

cette science (voir plus loin la *doctrine* de Marx) dans ses ouvrages *Contribution à la critique de l'économie politique* (1859) et *le Capital* (Livre I, 1867).

La recrudescence des mouvements démocratiques, à la fin des années 50 et dans les années 60, amena Marx à reprendre une activité pratique. En 1864 (le 28 septembre) fut fondée à Londres la célèbre 1^{ère} Internationale, l'«Association internationale des travailleurs». Marx en était l'âme ; il est également l'auteur de sa première «Adresse» et d'un grand nombre de résolutions, de déclarations et de manifestes. En unissant le mouvement ouvrier des divers pays, en cherchant à orienter dans la voie d'une activité commune les différentes formes du socialisme non prolétarien, pré-marxiste (Mazzini, Proudhon, Bakounine, le trade-unionisme libéral anglais, les oscillations vers la droite des lassalliens en Allemagne, etc.), en combattant les théories de toutes ces sectes et écoles, Marx forgea une tactique unique pour la lutte prolétarienne de la classe ouvrière dans les divers pays. Après la chute de la Commune de Paris (1871), dont il donna une appréciation révolutionnaire si profonde, si juste, si brillante et si efficace (*la Guerre civile en France*, 1871), et à la suite de la scission de l'Internationale provoquée par les bakouninistes, il fut impossible à cette dernière de subsister en Europe. Après le congrès de 1872 à La Haye, Marx fit accepter le transfert du Conseil général de l'Internationale à New York. La 1^{ère} Internationale avait accompli sa mission historique et cédait la place à une époque de croissance infiniment plus considérable du mouvement ouvrier dans tous les pays, caractérisée par son développement *en extension*, par la formation de partis socialistes ouvriers *de masse*, dans le cadre des divers Etats nationaux.

Son activité intense dans l'Internationale et ses travaux théoriques, qui exigeaient des efforts encore plus grands, ébranlèrent définitivement la santé de Marx. Il continua à renouveler l'économie politique et à rédiger *le «Capital»*, en rassemblant une foule de documents nouveaux et en étudiant plusieurs langues (le russe par exemple), mais la maladie l'empêcha de terminer *le «Capital»*.

Le 2 décembre 1881, sa femme mourut. Le 14 mars 1883, Marx s'endormit paisiblement, dans son fauteuil, du dernier sommeil. Il fut enterré avec sa femme au cimetière de Highgate, à Londres. Plusieurs enfants de Marx moururent tout jeunes, à Londres, alors que la famille souffrait d'une grande misère. Ses trois filles épousèrent des socialistes d'Angleterre et de France ; ce sont : Eléonore Eveling, Laura Lafargue et Jenny Longuet, dont le fils est membre du parti socialiste français.

LA DOCTRINE DE MARX

Le *marxisme* est le système des idées et de la doctrine de Marx. Marx a continué et parachevé les trois principaux courants d'idées du XIX^e siècle, qui appartiennent aux trois pays les plus avancés de l'humanité: la philosophie classique allemande, l'économie politique classique anglaise et le socialisme français, lié aux doctrines révolutionnaires françaises en général. La logique et l'unité remarquables des idées de Marx (qualités reconnues même par ses adversaires), dont l'ensemble constitue le matérialisme et le socialisme scientifique contemporains en tant que théorie et programme du mouvement ouvrier de tous les pays civilisés, nous obligent à faire précéder l'exposé du contenu essentiel du marxisme, la doctrine économique de Marx, d'un bref aperçu de sa conception générale du monde.

LE MATERIALISME PHILOSOPHIQUE

Depuis 1844-1845, époque où se formèrent ses idées, Marx était matérialiste ; il subit, en particulier, l'influence de L. Feuerbach, dont les seules faiblesses, à ses yeux, résidaient dans l'insuffisance de logique et d'ampleur de son matérialisme. Pour Marx, l'importance historique de Feuerbach, qui «fit époque», tenait à sa rupture décisive avec l'idéalisme de Hegel et à son affirmation du matérialisme. Celui-ci, dès «le XVIII^e siècle, notamment en France, ne fut pas seulement une lutte contre les institutions politiques existantes, ainsi que contre la religion et la théologie, mais... contre toute métaphysique» (prise dans le sens de «spéculation enivrée» par opposition à la «philosophie raisonnable») (*la Sainte Famille* dans le *Literarischer Nachlass*).

«Pour Hegel, écrivait Marx, le mouvement de la pensée, qu'il personnifie sous le nom de l'idée, est le démiurge (le créateur) de la réalité... Pour moi, au contraire, le mouvement de la pensée n'est que le reflet du mouvement réel, transporté et transposé dans le cerveau de l'homme» (*le Capital*, Livre I, postface de la deuxième édition). En parfait accord avec cette philosophie matérialiste de Marx, F. Engels, en l'exposant dans *l'Anti-Dühring* (voir) dont Marx avait lui le manuscrit, écrivait : «L'unité du monde ne consiste pas en son Etre... L'unité réelle du monde consiste en sa matérialité, et celle-ci se prouve... par un long et laborieux développement de la philosophie et de la science de la nature... Le mouvement est le mode d'existence de la matière. Jamais ni nulle part, il n'y a eu de matière sans mouvement, et il ne peut y avoir de mouvement sans matière... Mais si l'on se demande ensuite ce que sont la pensée et la conscience et d'où elles viennent, on trouve qu'elles sont des produits du cerveau humain et que l'homme est lui-même un produit de la nature, qui s'est développé dans et avec son milieu ; d'où il résulte naturellement que les produits du cerveau humain, qui en dernière analyse sont aussi des produits de la nature, ne sont pas en contradiction, mais en conformité avec l'ensemble de la nature.» «Hegel était idéaliste, ce qui veut dire qu'au lieu de considérer les idées de son esprit comme les reflets (dans l'original : Abbilder, parfois Engels parle de «reproduction») plus ou moins abstraits des choses et des processus réels, il considérait à l'inverse des objets et leur développement comme de simples copies de l'«Idée» existant on ne sait où dès avant le monde.» Dans son *Ludwig Feuerbach*, livre où il expose ses propres idées et celles de Marx sur la philosophie de Feuerbach, et qu'il n'envoya à l'impression qu'après avoir relu encore une fois le vieux manuscrit de 1844-1845 écrit en collaboration avec Marx sur Hegel, Feuerbach et la conception matérialiste de l'histoire, Engels écrit : «La grande question fondamentale de toute philosophie, et spécialement de la philosophie moderne, est celle... du rapport de la pensée à l'être, de l'esprit à la nature ... la question de savoir quel est l'élément primordial, l'esprit ou la nature... Selon qu'ils répondaient de telle ou telle façon à cette question, les philosophes se divisaient en deux grands camps. Ceux qui affirmaient le caractère primordial de l'esprit par rapport à la nature, et qui admettaient par conséquent, en dernière instance, une création du monde de quelque espèce que ce fût... formaient le camp de l'idéalisme. Les autres, qui considéraient la nature comme l'élément primordial, appartenaient aux différentes écoles du matérialisme.» Tout autre emploi des notions d'idéalisme et de matérialisme (au sens philosophique) ne fait que créer la confusion. Marx repoussait catégoriquement non seulement l'idéalisme, toujours lié d'une façon ou d'une autre à la religion, mais aussi le point de vue, particulièrement répandu de nos jours, de Hume et de Kant, l'agnosticisme, le criticisme, le positivisme sous leurs différents aspects, considérant ce genre de philosophie comme une concession «réactionnaire» à l'idéalisme et, dans le meilleur des cas, comme «une façon honteuse d'accepter le matérialisme en cachette, tout en le reniant publiquement». Voyez à ce propos, outre les ouvrages d'Engels et de Marx que nous venons de citer, la lettre de Marx à Engels en date du 12 décembre 1868, où il parle d'une intervention du célèbre naturaliste T. Huxley. Constatant que ce dernier s'est montré «plus matérialiste» que d'ordinaire et a reconnu que, tant que «nous observons et pensons réellement, nous ne pouvons jamais sortir du matérialisme», Marx lui reproche d'avoir «ouvert une porte dérobée» à l'agnosticisme et à la théorie de Hume. Il importe surtout de retenir l'opinion de Marx sur le rapport entre la liberté et la nécessité : «la nécessité n'est aveugle que dans la mesure où elle n'est pas comprise... La liberté est l'intelligence de la nécessité» (F. Engels dans *l'Anti-Dühring*) ; autrement dit, elle consiste à reconnaître l'existence de lois objectives de la nature et la transformation dialectique de la nécessité en liberté (de même que la transformation de la «chose en soi», non connue, mais connaissable, en une «chose pour nous», de l'essence des choses» en «phénomènes»). Selon Marx et Engels, le défaut essentiel de l'«ancien» matérialisme, y compris celui de Feuerbach (et à plus forte raison du matérialisme «vulgaire» de Büchner-Vogt-Moleschott), tenait au fait que : 1) ce matérialisme était «essentiellement mécaniste» et ne tenait pas compte du développement moderne de la chimie et de la biologie (de nos jours, il conviendrait d'ajouter encore : de la théorie électrique de la matière) ; 2) l'ancien matérialisme n'était ni historique ni dialectique (mais métaphysique dans le sens d'antidialectique) et n'appliquait pas le point de vue de l'évolution d'une façon systématique et généralisée ; 3) il concevait l'«être humain» comme une abstraction et non comme «l'ensemble de tous les rapports sociaux» (concrètement déterminés

par l'histoire), et ne faisait par conséquent qu'«interpréter» le monde alors qu'il s'agissait de le «transformer», c'est-à-dire qu'il ne saisissait pas la portée de l'«inactivité pratique révolutionnaire».

LA DIALECTIQUE

Marx et Engels voyaient dans la dialectique de Hegel, doctrine la plus vaste, la plus riche et la plus profonde de l'évolution, une immense acquisition de la philosophie classique allemande.

Tout autre énoncé du principe du développement, de l'évolution, leur paraissait unilatéral, pauvre, déformant et mutilant la marche réelle de l'évolution (souvent marquée de bonds, de catastrophes, de révolutions) dans la nature et dans la société. «Marx et moi, nous fûmes sans doute à peu près les seuls à sauver» (de l'idéalisme, l'hégélianisme y compris) «la dialectique consciente pour l'intégrer dans la conception matérialiste de la nature». «La nature est le banc d'essai de la dialectique et nous devons dire à l'honneur de la science moderne de la nature qu'elle a fourni pour ce banc d'essai une riche moisson de faits» (cela a été écrit avant la découverte du radium, des électrons, de la transformation des éléments, etc. !) «qui s'accroît tous les jours, en prouvant ainsi que dans la nature les choses se passent, en dernière analyse, dialectiquement et non métaphysiquement».

«La grande idée fondamentale, écrit Engels, selon laquelle le monde ne doit pas être considéré comme un complexe de choses achevées, mais comme un complexe de processus où les choses, en apparence stables, tout autant que leurs reflets intellectuels dans notre cerveau, les concepts, passent par un changement ininterrompu de devenir et de périr... , cette grande idée fondamentale a, surtout depuis Hegel, pénétré si profondément dans la conscience courante qu'elle ne trouve sous cette forme générale presque plus de contradiction. Mais la reconnaître en paroles et l'appliquer dans la réalité, en détail, à chaque domaine soumis à l'investigation, sont deux choses différentes.» «Il ne subsiste rien de définitif, d'absolu, de sacré devant elle (la philosophie dialectique); elle montre la caducité de toutes choses et en toutes choses, et rien ne subsiste devant elle que le processus ininterrompu du devenir et du périr, de l'ascension sans fin de l'inférieur au supérieur, dont elle n'est elle-même que le reflet dans le cerveau pensant.» Donc, selon Marx, la dialectique est la «science des lois générales du mouvement, tant du monde extérieur que de la pensée humaine».

C'est cet aspect révolutionnaire de la philosophie de Hegel que Marx adopta et développa. Le matérialisme dialectique «n'a que faire d'une philosophie planant au-dessus des autres sciences». La partie de l'ancienne philosophie qui subsiste, c'est «la doctrine de la pensée et de ses lois — la logique formelle et la dialectique». Or, dans la conception de Marx, comme dans celle de Hegel, la dialectique comprend ce que l'on appelle aujourd'hui la théorie de la connaissance ou gnoséologie, qui doit considérer son objet également au point de vue historique, en étudiant et en généralisant l'origine et le développement de la connaissance, le passage de *l'ignorance* à la connaissance.

A notre époque, l'idée du développement, de l'évolution, a pénétré presque entièrement la conscience sociale, mais par d'autres voies que la philosophie de Hegel. Cependant, cette idée, telle que l'ont formulée Marx et Engels en s'appuyant sur Hegel, est beaucoup plus vaste et plus riche de contenu que l'idée courante de l'évolution. Une évolution qui semble reproduire des stades déjà connus, mais sous une autre forme, à un degré plus élevé («négarion de la négation») ; une évolution pour ainsi dire en spirale et non en ligne droite; une évolution par bonds, par catastrophes, par révolutions, «par solutions de continuité»; la transformation de la quantité en qualité; les impulsions internes du développement, provoquées par la contradiction, le choc des forces et tendances diverses agissant sur un corps donné, dans le cadre d'un phénomène donné ou au sein d'une société donnée; l'interdépendance et la liaison étroite, indissoluble, de *tous* les aspects de chaque phénomène (et ces aspects, l'histoire en fait apparaît sans cesse de nouveaux), liaison qui détermine le processus universel du mouvement, processus unique, régi par des lois, tels sont certains des traits de la dialectique, en tant que doctrine de l'évolution plus riche de contenu que la doctrine usuelle. (Voir la lettre de Marx à Engels en date du 8 janvier

1868, où il se moque des «trichotomies rigides» de Stein, qu'il serait absurde de confondre avec la dialectique matérialiste.)

LA CONCEPTION MATERIALISTE DE L'HISTOIRE

Se rendant compte que l'ancien matérialisme était inconséquent, incomplet et unilatéral, Marx conclut qu'il fallait «mettre la science de la société en accord... avec la base matérialiste, et reconstruire cette science en s'appuyant sur cette base». Si, d'une manière générale, le matérialisme explique la conscience par l'être et non l'inverse, cette doctrine, appliquée à la société humaine, exigeait qu'on expliquât la conscience *sociale* par l'être *social*.

«La technologie, dit Marx, met à nu le mode d'action de l'homme vis-à-vis de la nature, le procès de production de sa vie matérielle, et, par conséquent, l'origine des rapports sociaux et des idées ou conceptions intellectuelles qui en découlent (*le Capital*, Livre I).» On trouve une formulation complète des thèses fondamentales du matérialisme appliqué à la société humaine et à son histoire dans la préface de Marx à son ouvrage *Contribution à la critique de l'économie politique*, où il s'exprime comme suit:

«Dans la production sociale de leur existence, les hommes entrent en des rapports déterminés, nécessaires, indépendants de leur volonté, rapports de production qui correspondent à un degré de développement déterminé de leurs forces productives matérielles. L'ensemble de ces rapports de production constitue la structure économique de la société, la base concrète sur laquelle s'élève une superstructure juridique et politique et à laquelle correspondent des formes de conscience sociale déterminées. Le mode de production de la vie matérielle conditionne le processus de vie social, politique et intellectuel en général. Ce n'est pas la conscience des hommes qui détermine leur être ; c'est inversement leur être social qui détermine leur conscience. A un certain stade de leur développement, les forces productives matérielles de la société entrent en contradiction avec les rapports de production existants, ou, ce qui n'en est que l'expression juridique, avec les rapports de propriété au sein desquels elles s'étaient mues jusqu'alors. De formes de développement des forces productives qu'ils étaient, ces rapports en deviennent des entraves. Alors s'ouvre une époque de révolution sociale. Le changement dans la base économique bouleverse plus ou moins rapidement toute l'énorme superstructure. Lorsqu'on considère de tels bouleversements, il faut toujours distinguer entre le bouleversement matériel — qu'on peut constater d'une manière scientifiquement rigoureuse — des conditions de production économiques et les formes juridiques, politiques, religieuses, artistiques ou philosophiques, bref, les formes idéologiques sous lesquelles les hommes prennent conscience de ce conflit et le mènent jusqu'au bout. Pas plus qu'on ne juge un individu sur l'idée qu'il se fait de lui-même, on ne saurait juger une telle époque de bouleversement sur sa conscience de soi ; il faut, au contraire, expliquer cette conscience par les contradictions de la vie matérielle, par le conflit qui existe entre les forces productives sociales et les rapports de production ...» «En gros, la succession des modes de production asiatique, antique, féodal et bourgeois moderne peut être considérée comme un progrès de la formation sociale économique.» (Voir la brève formule que Marx donne dans sa lettre à Engels en date du 7 juillet 1866 : «Notre théorie de la détermination de l'organisation du travail par les moyens de production.»)

La découverte de la conception matérialiste de l'histoire, ou, plus exactement, l'application conséquente, l'extension du matérialisme au domaine des phénomènes sociaux, a éliminé les deux défauts essentiels des théories historiques antérieures. En premier lieu, ces dernières ne considéraient dans le meilleur des cas que les mobiles idéologiques de l'activité historique des hommes, sans rechercher l'origine de ces mobiles, sans saisir les lois objectives qui président au développement du système des rapports sociaux et sans discerner les racines de ces rapports dans le degré de développement de la production matérielle. En second lieu, les théories antérieures négligeaient précisément l'action des *masses* de la population, tandis que le matérialisme historique permet, pour la première fois, d'étudier avec la précision des sciences naturelles les conditions sociales de la vie des masses et les modifications de ces conditions. La «sociologie» et l'historiographie d'avant Marx accumulaient dans le *meilleur* des cas des faits bruts, recueillis au petit bonheur, et n'exposaient que certains aspects du processus historique.

Le marxisme a frayé le chemin à l'étude globale et universelle du processus de la naissance, du développement et du déclin des formations économiques et sociales en examinant *l'ensemble* des tendances contradictoires, en les ramenant aux conditions d'existence et de production, nettement précisées, des diverses *classes* de la société, en écartant le subjectivisme et l'arbitraire dans le choix des idées «directrices» ou dans leur interprétation, en découvrant *l'origine* de toutes les idées et des différentes tendances, sans exception, dans l'état des forces productives matérielles. Les hommes sont les artisans de leur propre histoire, mais par quoi les mobiles des hommes et plus précisément des masses humaines sont-ils déterminés ? Quelle est la cause des conflits entre les idées et les aspirations contradictoires ? Quelle est la résultante de tous ces conflits de l'ensemble des sociétés humaines ? Quelles sont les conditions objectives de la production de la vie matérielle sur lesquelles est basée toute l'activité historique des hommes ? Quelle est la loi qui préside à l'évolution de ces conditions ? Marx a porté son attention sur tous ces problèmes et a tracé la voie à l'étude scientifique de l'histoire conçue comme un processus unique, régi par des lois, quelles qu'en soient la prodigieuse variété et toutes les contradictions.

LA LUTTE DES CLASSES

Chacun sait que, dans toute société, les aspirations de certains de ses membres se heurtent à celles des autres, que la vie sociale est pleine de contradictions, que l'histoire nous révèle la lutte entre les peuples et les sociétés, ainsi que dans leur propre sein, et qu'elle nous montre, en outre, une succession de périodes de révolution et de réaction, de paix et de guerre, de stagnation et de progrès rapide ou de décadence. Le marxisme a donné le fil conducteur qui, dans ce labyrinthe et ce chaos apparent, permet de découvrir l'existence de lois : la théorie de la lutte des classes. Seule l'étude de l'ensemble des tendances de tous les membres d'une société ou d'un groupe de sociétés permet de définir avec une précision scientifique le résultat de ces tendances. Or, les aspirations contradictoires naissent de la différence de situation et de conditions de vie des *classes* en lesquelles se décompose toute société. «L'histoire de toute société jusqu'à nos jours, écrit Marx dans le *Manifeste du Parti communiste* (excepté l'histoire de la communauté primitive, ajoutera plus tard Engels), n'a été que l'histoire de luttes de classes. Homme libre et esclave, patricien et plébéien, baron et serf, maître de jurande et compagnon, en un mot oppresseurs et opprimés, en opposition constante, ont mené une guerre ininterrompue, tantôt ouverte, tantôt dissimulée, une guerre qui finissait toujours soit par une transformation révolutionnaire de la société tout entière, soit par la destruction des deux classes en lutte... La société bourgeoise moderne, élevée sur les ruines de la société féodale, n'a pas aboli les antagonismes de classes. Elle n'a fait que substituer de nouvelles classes, de nouvelles conditions d'oppression, de nouvelles formes de lutte à celles d'autrefois. Cependant, le caractère distinctif de notre époque, de l'époque de la bourgeoisie, est d'avoir simplifié les antagonismes de classes. La société se divise de plus en plus en deux vastes camps ennemis, en deux grandes classes diamétralement opposées : la bourgeoisie et le prolétariat.» Depuis la grande Révolution française, l'histoire de l'Europe a, dans nombre de pays, révélé avec une évidence particulière cette cause réelle des événements: la lutte des classes. Déjà, à l'époque de la Restauration, on vit apparaître en France un certain nombre d'historiens (Thierry, Guizot, Mignet, Thiers) qui, dans leur synthèse des événements, ne purent s'empêcher de reconnaître que la lutte des classes était la clé permettant de comprendre toute l'histoire de France. Quant à l'époque moderne, celle de la victoire complète de la bourgeoisie, des institutions représentatives, du suffrage élargi (sinon universel), de la presse quotidienne à bon marché qui pénètre dans les masses, etc., l'époque des associations puissantes et de plus en plus vastes, celles des ouvriers et celles des patrons, etc., elle a montré avec plus d'évidence encore (bien que parfois sous une forme très unilatérale, «pacifique», «constitutionnelle») que la lutte des classes est le moteur des événements. Le passage suivant du *Manifeste du Parti communiste* montre que Marx exigeait de la science sociale l'analyse objective de la situation de chaque classe au sein de la société moderne, en connexion avec les conditions de développement de chacune d'elles : «De toutes les classes qui, à l'heure présente, s'opposent à la bourgeoisie, le prolétariat seul est une classe vraiment révolutionnaire. Les autres classes périssent avec la grande industrie ; le prolétariat, au contraire, en est le produit le plus authentique. Les classes moyennes, petits fabricants, détaillants, artisans, paysans, tous combattent la bourgeoisie

parce qu'elle est une menace pour leur existence en tant que classes moyennes. Elles ne sont donc pas révolutionnaires, mais conservatrices ; bien plus, elles sont réactionnaires : elles cherchent à faire tourner à rebours la roue de l'histoire. Si elles sont révolutionnaires, c'est en considération de leur passage imminent au prolétariat : elles défendent alors leurs intérêts futurs et non leurs intérêts actuels; elles abandonnent leur propre point de vue pour se placer à celui du prolétariat.»

Dans nombre d'ouvrages historiques (voir *Bibliographie*), Marx donna des exemples brillants et profonds d'histoire matérialiste, d'analyse de la condition de *chaque* classe particulière et parfois des divers groupes ou couches au sein d'une classe, montrant jusqu'à l'évidence pourquoi et comment «toute lutte de classe est une lutte politique». Le texte que nous venons de citer illustre clairement la complexité du réseau des rapports sociaux et des *transitions* d'une classe à l'autre, du passé à l'avenir, que Marx étudie afin de déterminer exactement la résultante de l'évolution historique.

La théorie de Marx trouve sa confirmation et son application la plus profonde, la plus complète et la plus détaillée dans sa doctrine économique.

LA DOCTRINE ECONOMIQUE DE MARX

«Le but final de cet ouvrage, dit Marx dans sa préface au *Capital*, est de découvrir la loi économique du mouvement de la société moderne», c'est-à-dire de la société capitaliste, de la société bourgeoise. L'étude des rapports de production d'une société donnée, historiquement déterminée dans leur naissance, leur développement et leur déclin, tel est le contenu de la doctrine économique de Marx. Ce qui domine dans la société capitaliste, c'est la production des *marchandises* ; aussi l'analyse de Marx commence-t-elle par l'analyse de la marchandise.

LA VALEUR

La marchandise est, en premier lieu, une chose qui satisfait un besoin quelconque de l'homme ; en second lieu, c'est une chose que l'on échange contre une autre. L'utilité d'une chose en fait une *valeur d'usage*. La valeur d'échange (ou valeur tout court) est, tout d'abord, le rapport, la proportion, dans l'échange d'un certain nombre de valeurs d'usage d'une espèce contre un certain nombre de valeurs d'usage d'une autre espèce. L'expérience quotidienne nous montre que des millions et des milliards de tels échanges établissent sans cesse des rapports d'équivalence entre les valeurs d'usage les plus diverses et les plus dissemblables. Qu'y a-t-il donc de commun entre ces choses différentes, continuellement ramenées les unes aux autres dans un système déterminé de rapports sociaux ? Ce qu'elles ont de commun, c'est d'être des *produits du travail*. En échangeant des produits, les hommes établissent des rapports d'équivalence entre les genres de travail les plus différents. La production des marchandises est un système de rapports sociaux dans lequel les divers producteurs créent des produits variés (division sociale du travail) et les rendent équivalents au moment de l'échange. Par conséquent, ce qui est commun à toutes les marchandises, ce n'est pas le travail concret d'une branche de production déterminée, ce n'est pas un travail d'un genre particulier, mais le travail humain *abstrait*, le travail humain en général. Dans la société étudiée, toute la force de travail représentée par la somme des valeurs de toutes les marchandises est une seule et même force de travail humain : des milliards d'échanges le démontrent. Chaque marchandise prise à part n'est donc représentée que par une certaine portion de temps de travail *socialement nécessaire*. La grandeur de la valeur est déterminée par la quantité de travail socialement nécessaire ou par le temps de travail socialement nécessaire à la production d'une marchandise donnée, d'une valeur d'usage donnée. «En réputant égaux dans l'échange leurs produits différents, ils (les producteurs) établissent par le fait que leurs différents travaux sont égaux. Ils le font sans le savoir.» La valeur est un rapport entre deux personnes, a dit un vieil économiste; il aurait dû simplement ajouter : un rapport caché sous l'enveloppe des choses. C'est seulement en considérant le système des rapports sociaux de production d'une formation historique déterminée, rapports apparaissant dans le phénomène de masse de l'échange, qui se répète des milliards de fois, que l'on peut comprendre

ce qu'est la valeur. «En tant que valeurs, toutes les marchandises ne sont que du travail humain cristallisé.» Après une analyse approfondie du double caractère du travail incorporé dans les marchandises, Marx passe à l'examen de la *forme de la valeur* et de *l'argent*. Ce faisant, la principale tâche qu'il s'assigne est de rechercher *l'origine* de la forme monétaire de la valeur, d'étudier le *processus historique* du développement de l'échange, en commençant par les actes d'échange particuliers et fortuits («forme simple, particulière ou accidentelle de la valeur» : une quantité déterminée d'une marchandise est échangée contre une quantité déterminée d'une autre marchandise) pour passer à la forme générale de la valeur, lorsque plusieurs marchandises différentes sont échangées contre une seule et même marchandise, en terminant par la forme monétaire de la valeur, où l'or apparaît comme cette marchandise déterminée, comme l'équivalent général. Produit suprême du développement de l'échange et de la production marchande, l'argent estompe, dissimule le caractère social du travail individuel, le lien social entre les divers producteurs reliés les uns aux autres par le marché. Marx soumet à une analyse extrêmement détaillée les diverses fonctions de l'argent, et il importe de souligner qu'ici aussi (comme dans les premiers chapitres du *Capital*) la forme abstraite de l'exposé, qui paraît parfois purement déductive, reproduit en réalité une documentation extrêmement riche sur l'histoire du développement de l'échange et de la production marchande.

«L'échange des produits doit déjà posséder la forme de la circulation des marchandises pour que la monnaie puisse entrer en scène. Ses fonctions diverses comme simple équivalent, moyen de circulation, moyen de paiement, trésor, fonds de réserve, etc., indiquent à leur tour, par la prédominance comparative de l'une sur l'autre, des phases très diverses de la production sociale» (*le Capital*, Livre I).

LA PLUS-VALUE

A un certain degré du développement de la production des marchandises, l'argent se transforme en capital. La formule de la circulation des marchandises était : M (marchandise) — A (argent) — M (marchandise), c'est-à-dire vente d'une marchandise pour l'achat d'une autre. La formule générale du capital est par contre A-M-A, c'est-à-dire l'achat pour la vente (avec un profit). C'est cet accroissement de la valeur primitive de l'argent mis en circulation que Marx appelle plus-value. Cet «accroissement» de l'argent dans la circulation capitaliste est un fait connu de tous. C'est précisément cet «accroissement» qui transforme l'argent en *capital*, en tant que rapport social de production particulier, historiquement déterminé. La plus-value ne peut provenir de la circulation des marchandises, car celle-ci ne connaît que l'échange d'équivalents ; elle ne peut provenir non plus d'une majoration des prix, étant donné que les pertes et les profits réciproques des acheteurs et des vendeurs s'équilibreraient; or, il s'agit d'un phénomène social, moyen, généralisé, et non point d'un phénomène individuel. Pour obtenir de la plus-value, «il faudrait que le possesseur de l'argent eût l'heureuse chance de découvrir... sur le marché même, une marchandise dont la valeur usuelle possédât la vertu particulière d'être source de valeur», une marchandise dont le processus de consommation fût en même temps un processus de création de valeur. Or, cette marchandise existe : c'est la force de travail humaine. Sa consommation, c'est le travail, et le travail crée la valeur. Le possesseur d'argent achète la force de travail à sa valeur, déterminée, comme celle de toute autre marchandise, par le temps de travail socialement nécessaire à sa production (c'est-à-dire par le coût de l'entretien de l'ouvrier et de sa famille). Ayant acheté la force de travail, le possesseur d'argent est en droit de la consommer, c'est-à-dire de l'obliger à travailler toute la journée, disons, 12 heures. Or, en 6 heures (temps de travail «nécessaire»), l'ouvrier crée un produit qui couvre les frais de son entretien, et, pendant les 6 autres heures (temps de travail «supplémentaire»), il crée un produit «supplémentaire», non rétribué par le capitaliste, et qui est la plus-value. Par conséquent, du point de vue du processus de la production, il faut distinguer deux parties dans le capital : le capital constant, dépensé pour les moyens de production (machines, instruments de travail, matières premières, etc.), dont la valeur passe telle quelle (d'un seul coup ou par tranches) dans le produit fini, et le capital variable, employé à payer la force de travail. La valeur de ce capital ne reste pas immuable; elle s'accroît dans le processus du travail, en créant de la plus-value. Aussi faut-il, pour exprimer le degré d'exploitation de la force de travail par le capital, comparer la plus-value non pas au

capital total, mais uniquement au capital variable. Le taux de la plus-value, nom donné par Marx à ce rapport, sera, dans notre exemple, de 6/6 ou de 100 %.

L'apparition du capital implique des conditions historiques préalables : 1) l'accumulation d'une certaine somme d'argent entre les mains de particuliers, à un stade de la production marchande déjà relativement élevé ; 2) l'existence d'ouvriers «libres» à deux points de vue : libres de toute contrainte et de toute restriction quant à la vente de leur force de travail, et libres parce que sans terre et sans moyens de production en général, d'ouvriers sans maîtres, d'ouvriers-«prolétaires» qui ne peuvent subsister qu'en vendant leur force de travail.

L'accroissement de la plus-value est possible grâce à deux procédés essentiels : la prolongation de la journée de travail («plus-value absolue») et la réduction du temps de travail nécessaire («plus-value relative»). Examinant le premier procédé, Marx brosse un tableau grandiose de la lutte de la classe ouvrière pour la réduction de la journée de travail et de l'intervention du pouvoir d'Etat pour la prolonger (XIV^e-XVII^e siècle) ou pour la diminuer (législation de fabrique au XIX^e siècle). Depuis la publication du *Capital*, l'histoire du mouvement ouvrier dans tous les pays civilisés a fourni des milliers et des milliers de faits nouveaux illustrant ce tableau. Dans son analyse de la production de la plus-value relative, Marx étudie les trois grands stades historiques de l'accroissement de la productivité du travail par le capitalisme : 1) la coopération simple ; 2) la division du travail et la manufacture et 3) les machines et la grande industrie. L'analyse profonde de Marx révèle les traits fondamentaux et typiques du développement du capitalisme ; c'est ce que confirme, entre autres, l'étude de l'industrie dite «artisanale» en Russie, laquelle fournit une documentation très abondante illustrant les deux premiers de ces trois stades. Quant à l'action révolutionnaire de la grande industrie mécanique décrite par Marx en 1867, elle s'est manifestée, au cours du demi-siècle écoulé depuis cette date, dans plusieurs pays «neufs» (Russie, Japon, etc.).

Ensuite, ce qui est nouveau et extrêmement important chez Marx, c'est l'analyse de *l'accumulation du capital*, c'est-à-dire de la transformation d'une partie de la plus-value en capital et de son emploi non pour satisfaire les besoins personnels ou les caprices du capitaliste, mais à nouveau pour la production. Marx a montré l'erreur de toute l'économie politique classique antérieure (depuis Adam Smith), d'après laquelle toute la plus-value transformée en capital va au capital variable. En réalité, elle se décompose en *moyens de production* plus capital variable. L'accroissement plus rapide de la part du capital constant (au sein du capital total) par rapport à celle du capital variable, est d'une importance considérable dans le processus du développement du capitalisme et de sa transformation en socialisme.

En accélérant l'éviction des ouvriers par la machine et en créant à un pôle la richesse et à l'autre la misère, l'accumulation du capital donne aussi naissance à ce que l'on appelle l'«armée ouvrière de réserve», l'«excédent relatif» d'ouvriers ou la «surpopulation capitaliste», qui revêt des formes extrêmement variées et permet au capital de développer très rapidement la production. Cette possibilité, combinée avec le crédit et l'accumulation du capital en moyens de production, nous donne, entre autres, l'explication des *crises* de surproduction, qui surviennent périodiquement dans les pays capitalistes, environ tous les dix ans d'abord, puis à des intervalles moins rapprochés et moins fixes. Il faut distinguer entre l'accumulation du capital sur la base du capitalisme, et l'accumulation dite primitive : séparation par la violence du travailleur d'avec les moyens de production, expulsion des paysans de leurs terres, vol des terres communales, système colonial, dettes publiques, tarifs protectionnistes, etc. L'«accumulation primitive» crée, à un pôle, le prolétaire «libre», à l'autre, le détenteur de l'argent, le capitaliste. La «*tendance historique de l'accumulation capitaliste*» est caractérisée par Marx dans ce texte célèbre :

«L'expropriation des producteurs immédiats s'exécute avec un vandalisme impitoyable qu'aiguillonnent les mobiles les plus infâmes, les passions les plus sordides et les plus haïssables dans leur petitesse. La propriété privée, fondée sur le travail personnel» (du paysan et de l'artisan), «cette propriété qui soude pour ainsi dire le travailleur isolé et autonome aux conditions extérieures du travail, va être

supplantée par la propriété privée capitaliste, fondée sur l'exploitation du travail d'autrui, sur le salariat... Ce qui est maintenant à exproprier, ce n'est plus le travailleur indépendant, mais le capitaliste, le chef d'une armée ou d'une escouade de salariés. Cette expropriation s'accomplit par le jeu des lois immanentes de la production capitaliste, lesquelles aboutissent à la concentration des capitaux. Corrélativement à cette centralisation, à l'expropriation du grand nombre des capitalistes par une poignée d'entre eux, la science et la technique sont appliquées à une échelle toujours plus grande, l'exploitation méthodique et systématique de la terre, la transformation de l'outil en instruments exigeant, pour être efficaces, une mise en œuvre collective et, par conséquent, l'économie des moyens de production, l'entrelacement de tous les peuples dans le réseau du marché universel, d'où le caractère international imprimé au régime capitaliste. A mesure que diminue le nombre des potentats du capital qui usurpent et monopolisent tous les avantages de cette période d'évolution sociale, s'accroissent la misère, l'oppression, l'esclavage, la dégradation, l'exploitation, mais aussi la résistance de la classe ouvrière sans cesse grossissante et de plus en plus disciplinée, unie et organisée par le mécanisme même de la production capitaliste. Le monopole du capital devient une entrave pour le mode de production qui a grandi et prospéré avec lui et sous ses auspices. La socialisation du travail et la centralisation de ses ressorts matériels arrivent à un point où elles ne peuvent plus tenir dans leur enveloppe capitaliste. Cette enveloppe se brise en éclats. L'heure de la propriété capitaliste a sonné. Les expropriateurs sont à leur tour expropriés» (*le Capital*, Livre I).

Ensuite, ce qui est extrêmement important et nouveau, c'est l'analyse faite par Marx, dans le Livre II du *Capital*, de la reproduction de l'ensemble du capital social. Ici encore, il envisage non un phénomène individuel, mais un phénomène général, non une fraction de l'économie sociale, mais la totalité de cette dernière. En rectifiant l'erreur des classiques mentionnée plus haut, Marx divise la production sociale en deux grandes sections : I) la production des moyens de production et II) la production des moyens de consommation ; après quoi, opérant sur des chiffres, il étudie minutieusement la circulation de l'ensemble du capital social, tant dans la reproduction simple que dans le cas de l'accumulation. Dans le Livre III du *Capital* se trouve résolu, d'après la loi de la valeur, le problème du *taux moyen du profit*. L'œuvre de Marx constitue un progrès considérable dans la science économique du fait que son analyse part des phénomènes économiques de masse, de l'ensemble de l'économie sociale et non pas de cas isolés ou de l'aspect extérieur superficiel de la concurrence, auxquels se bornent souvent l'économie politique vulgaire ou la moderne «théorie de l'utilité marginale». Marx examine tout d'abord l'origine de la plus-value, et n'envisage qu'ensuite sa décomposition en profit, intérêt et rente foncière. Le profit est le rapport de la plus-value à l'ensemble du capital engagé dans une entreprise. Le capital à «composition organique élevée» (c'est-à-dire où le capital constant dépasse le capital variable dans une proportion supérieure à la moyenne sociale) donne un taux de profit inférieur à la moyenne. Le capital de «composition organique basse» donne un taux de profit supérieur à la moyenne. La concurrence entre les capitaux, leur libre passage d'une branche à l'autre, ramènent, dans les deux cas, le taux de profit au taux moyen. La somme des valeurs de toutes les marchandises dans une société donnée coïncide avec la somme des prix des marchandises, mais, dans chaque entreprise et dans chaque branche de production prise à part, la concurrence fait que les marchandises sont vendues non à leur valeur, mais au *prix de production*, lequel est égal au capital dépensé augmenté du profit moyen.

Ainsi, l'écart entre le prix et la valeur et l'égalisation du profit, faits incontestables et connus de chacun, sont parfaitement expliqués par Marx grâce à la loi de la valeur, car la somme des valeurs de toutes les marchandises est égale à la somme de leurs prix. Toutefois la réduction de la valeur (sociale) aux prix (individuels) ne s'opère pas de façon simple et directe, mais d'une manière très compliquée : il est tout naturel que, dans une société de producteurs dispersés de marchandises, qui ne sont reliés entre eux que par le marché, les lois ne puissent s'exprimer que sous une forme moyenne, sociale, générale, par la compensation réciproque des écarts individuels de part et d'autre de cette moyenne.

L'augmentation de la productivité du travail implique un accroissement plus rapide du capital constant par rapport au capital variable. Or, la plus-value étant fonction du seul capital variable, on conçoit que le taux du profit (le rapport de la plus-value à l'ensemble du capital, et pas seulement à sa partie variable) ait tendance à baisser. Marx analyse minutieusement cette tendance, ainsi que les circonstances qui la masquent ou la contrarient. Passons sur les chapitres extrêmement intéressants du Livre III consacrés au capital usuraire, au capital commercial et au capital-argent, et abordons l'essentiel : la théorie de la *rente foncière*. La surface du sol étant limitée, et, dans les pays capitalistes, entièrement occupée par des propriétaires, le prix de production des produits agricoles est déterminé d'après les frais de production sur un terrain non de qualité moyenne, mais de la qualité la plus mauvaise, et d'après les conditions de transport au marché non pas moyennes, mais les plus défavorables. La différence entre ce prix et le prix de production sur un terrain de qualité supérieure (ou dans des conditions meilleures) donne la *rente différentielle*. Par l'étude détaillée de cette rente, en démontrant qu'elle provient de la différence de fertilité des terrains et de la différence des fonds investis dans l'agriculture, Marx mit à nu (voir également les *Théories de la plus-value*, où la critique de Rodbertus mérite une attention particulière) l'erreur de Ricardo prétendant que la rente différentielle ne s'obtient que par la conversion graduelle des meilleurs terrains en terrains de qualité inférieure. Au contraire, des changements inverses se produisent également, les terrains d'une certaine catégorie se transforment en terrains d'une autre catégorie (en raison du progrès de la technique agricole, de la croissance des villes, etc.), et la fameuse «loi de la fertilité décroissante du sol» est une profonde erreur qui tend à mettre sur le compte de la nature les défauts, les limitations et les contradictions du capitalisme. Ensuite, l'égalité du profit dans toutes les branches de l'industrie et de l'économie nationale en général suppose une liberté complète de concurrence, le libre transfert du capital d'une branche à une autre.

Mais la propriété privée du sol crée un monopole et un obstacle à ce libre transfert. En vertu de ce monopole, les produits de l'agriculture, qui se distinguent par une composition organique inférieure du capital et, de ce fait, par un taux de profit individuel plus élevé, n'entrent pas dans le libre jeu d'égalisation du taux du profit; le propriétaire peut user de son monopole foncier pour maintenir le prix au-dessus de la moyenne, et ce prix de monopole engendre la *rente absolue*. La rente différentielle ne peut être abolie en régime capitaliste ; par contre, la rente absolue *peut l'être*, par exemple avec la nationalisation du sol, lorsque celui-ci devient propriété d'Etat. Ce passage du sol à l'Etat saperait le monopole des propriétaires privés et ouvrirait la voie à une liberté de concurrence plus conséquente et plus complète dans l'agriculture. Voilà pourquoi, dit Marx, les bourgeois radicaux ont, plus d'une fois dans l'histoire, formulé cette revendication bourgeoise progressive de la nationalisation du sol, qui effraie néanmoins la majorité de la bourgeoisie, car elle «touche» de trop près à un autre monopole, lequel, de nos jours, est particulièrement important et «sensible» : le monopole des moyens de production en général. (Cette théorie du profit moyen rapporté par le capital et de la rente foncière absolue a été exposée par Marx en un langage remarquablement populaire, concis et clair dans sa lettre à Engels en date du 2 août 1862. Voir *Correspondance*, t. III, pp. 77-81. Voir aussi sa lettre du 9 août 1862, *ibid.*, pp. 86-87.) Il importe également de signaler, à propos de l'histoire de la rente foncière, l'analyse de Marx montrant la transformation de la rente-travail (lorsque le paysan crée un surproduit en travaillant la terre du seigneur) en rente-produit ou en nature (lorsque le paysan crée sur sa propre terre un surproduit qu'il remet au propriétaire en vertu d'une «contrainte extra-économique»), puis en rente-argent (cette même rente-nature se transformant en argent — dans l'ancienne Russie, l'«obrok» — par suite du développement de la production marchande), et enfin en rente capitaliste, lorsque, à la place du paysan, intervient dans l'agriculture l'entrepreneur, qui fait cultiver sa terre par des ouvriers salariés. A l'occasion de cette analyse de la «genèse de la rente foncière capitaliste», signalons quelques pensées profondes de Marx (particulièrement importantes pour les pays arriérés tels que la Russie) sur *l'évolution du capitalisme dans l'agriculture*. «Avec la transformation de la rente naturelle en rente-argent, il se constitue nécessairement en même temps, et même antérieurement, une classe de journaliers non possédants et travaillant contre salaire. Pendant que cette classe se constitue et qu'elle ne se manifeste encore qu'à l'état sporadique, les paysans aisés, astreints à une redevance, prennent tout naturellement l'habitude d'exploiter à leur propre compte des salariés agricoles, tout

comme, sous le régime féodal, les paysans serfs ayant du bien disposaient eux-mêmes d'autres serfs. D'où, pour ces paysans aisés, la possibilité d'amasser peu à peu une certaine fortune et de se transformer en futurs capitalistes. Parmi les anciens exploitants possesseurs du sol, il se crée ainsi une pépinière de fermiers capitalistes, dont le développement est conditionné par le développement général de la production capitaliste hors de l'agriculture» (*le Capital*, III², 332)... «Les événements qui transforment les cultivateurs en salariés, et leurs moyens de subsistance et de travail en éléments matériels du capital, créent à celui-ci son marché intérieur» (*le Capital*, I², 778). La paupérisation et la ruine de la population des campagnes jouent un rôle, à leur tour, dans la création d'une armée ouvrière de réserve à la disposition du capital. Dans tout pays capitaliste «une partie de la population des campagnes se trouve donc toujours sur le point de se convertir en population urbaine ou manufacturière (c'est-à-dire non agricole)... L'ouvrier agricole se trouve par conséquent réduit au minimum de salaire et a un pied déjà dans la fange du paupérisme» (*le Capital*, I², 668). La propriété privée du paysan sur la terre qu'il cultive constitue la base de la petite production, la condition de sa prospérité et de son accession à une forme classique. Mais cette petite production n'est compatible qu'avec le cadre primitif étroit de la production et de la société. En régime capitaliste, «l'exploitation des paysans ne se distingue que par la forme de l'exploitation du prolétariat industriel. L'exploiteur est le même : le *capital*. Les capitalistes pris isolément exploitent les paysans pris isolément par les hypothèques et l'usure. La classe capitaliste exploite la classe paysanne par l'impôt d'Etat» (*Les luttes de classes en France*). «La parcelle du paysan n'est plus que le prétexte qui permet au capitaliste de tirer de la terre profit, intérêt et rente et de laisser au paysan lui-même le soin de voir comment il réussira à se procurer son salaire.» (*Le 18 Brumaire*.) Ordinairement, le paysan livre à la société capitaliste, c'est-à-dire à la classe des capitalistes, même une partie de son salaire et tombe ainsi «au degré du tenancier irlandais, et tout cela sous le prétexte d'être propriétaire privé» (*Les luttes de classes en France*). Quelle est l'«une des raisons qui font que, dans les pays où la propriété parcellaire prédomine, le prix du blé est moins élevé que dans les pays à mode de production capitaliste ?» (*Le Capital*, III², 340.) C'est que le paysan livre gratuitement à la société (c'est-à-dire à la classe des capitalistes) une partie du surproduit. «Ce prix peu élevé (du blé et des autres produits agricoles) résulte donc de la pauvreté des producteurs et non de la productivité de leur travail» (*ibid*). En régime capitaliste, la petite propriété agraire, forme normale de la petite production, se dégrade, s'étiole et périt. «De par sa nature, la propriété parcellaire exclut : le développement des forces productives sociales de travail, les formes sociales du travail, la concentration sociale des capitaux, l'élevage en grand, l'application croissante de la science. L'usure et le système fiscal la ruinent fatalement partout. Le capital investi dans l'achat de la terre est enlevé à la culture. Les moyens de production sont morcelés à l'infini. Les producteurs sont disséminés.» (Les coopératives, c'est-à-dire les associations de petits paysans, qui jouent un rôle progressif bourgeois des plus considérables, ne peuvent qu'affaiblir cette tendance, mais non la supprimer; il ne faut pas oublier non plus que ces coopératives donnent beaucoup aux paysans aisés, et très peu ou presque rien à la masse des paysans pauvres, et qu'ensuite ces associations finissent par exploiter elles-mêmes le travail salarié.) «Il y a un gaspillage énorme de force humaine. L'aggravation des conditions de production et le renchérissement des moyens de production sont des lois nécessaires de la propriété parcellaire.» Dans l'agriculture comme dans l'industrie, la transformation capitaliste de la production semble n'être que le «martyrologe des producteurs». «La dissémination des travailleurs agricoles sur de plus grandes surfaces brise leur force de résistance, tandis que la concentration augmente celle des ouvriers urbains. Dans l'agriculture moderne capitaliste, de même que dans l'industrie des villes, l'accroissement de la productivité et le rendement supérieur du travail s'achètent au prix de la destruction et du tarissement de la force de travail. En outre, chaque progrès de l'agriculture capitaliste est un progrès non seulement dans l'art de dépouiller le travailleur, mais encore dans l'art de dépouiller le sol... La production capitaliste ne développe donc la technique et la combinaison du procès de production sociale qu'en épuisant en même temps les deux sources d'où jaillit toute richesse: la terre et le travailleur» (*Le Capital*, Livre I, fin du 13^e chapitre³).

LE SOCIALISME

On voit par ce qui précède que si Marx conclut à la transformation inévitable de la société capitaliste en société socialiste, c'est entièrement et exclusivement à partir des lois économiques du mouvement de la société moderne. La socialisation du travail, qui progresse toujours plus rapidement sous mille formes diverses, et qui, pendant le demi-siècle écoulé depuis la mort de Marx, s'est surtout manifestée par l'extension de la grande industrie, des cartels, des syndicats et des trusts capitalistes, et aussi par l'accroissement immense des proportions et de la puissance du capital financier, voilà la principale base matérielle de l'avènement inéluctable du socialisme. Le moteur intellectuel et moral, l'agent physique de cette transformation, c'est le prolétariat éduqué par le capitalisme lui-même. La lutte du prolétariat contre la bourgeoisie, revêtant des formes diverses et de plus en plus riches de contenu, devient inévitablement une lutte politique tendant à la conquête du pouvoir politique («dictature du prolétariat»). La socialisation de la production ne peut manquer d'aboutir à la transformation des moyens de production en propriété sociale, à «l'expropriation des expropriateurs». L'augmentation énorme de la productivité du travail, la réduction de la journée de travail, la substitution du travail collectif perfectionné aux vestiges, aux ruines de la petite production primitive et disséminée, telles sont les conséquences directes de cette transformation. Le capitalisme rompt définitivement la liaison de l'agriculture avec l'industrie, mais il prépare en même temps, par son développement à un niveau supérieur, des éléments nouveaux de cette liaison : l'union de l'industrie avec l'agriculture sur la base d'une application consciente de la science, d'une coordination du travail collectif, d'une nouvelle répartition de la population (mettant un terme à l'isolement de la campagne, à son état d'abandon et d'inculture, de même qu'à l'agglomération contre nature d'une population énorme dans les grandes villes). Les formes supérieures du capitalisme moderne préparent une nouvelle forme de la famille, de nouvelles conditions quant à la situation de la femme et à l'éducation des nouvelles générations: le travail des femmes et des enfants, la dissolution de la famille patriarcale par le capitalisme prennent inévitablement, dans la société moderne, les formes les plus terribles, les plus désastreuses et les plus répugnantes. Toutefois «la grande industrie, grâce au rôle décisif qu'elle assigne aux femmes, aux adolescents et aux enfants, en dehors du cercle domestique, dans des procès de production socialement organisés, n'en crée pas moins la nouvelle base économique sur laquelle s'élèvera une forme supérieure de la famille et des relations entre les sexes.

Il est aussi absurde de considérer comme absolu et définitif le mode germano-chrétien de la famille que ses modes oriental, grec et romain, lesquels forment d'ailleurs entre eux une série progressive. Même la composition du travailleur collectif par individus des deux sexes et de tout âge, cette source de corruption et d'esclavage sous le règne capitaliste, porte en soi les germes d'une nouvelle évolution sociale». (*Le Capital*, Livre I, fin du 13^e chapitre⁴.) Le système de la fabrique nous montre «le germe de l'éducation de l'avenir, éducation qui unira pour tous les enfants au-dessus d'un certain âge le travail productif avec l'instruction et la gymnastique, et cela non seulement comme moyen d'accroître la production sociale, mais comme la seule et unique méthode susceptible de produire des hommes complets» (*ibid.*). C'est sur la même base historique que le socialisme de Marx pose les problèmes de la nationalité et de l'Etat, non seulement pour expliquer le passé, mais aussi pour prévoir hardiment l'avenir et entreprendre une action audacieuse en vue de sa réalisation. Les nations sont un produit et une forme inévitables de l'époque bourgeoise de l'évolution des sociétés. La classe ouvrière n'aurait pu se fortifier, s'aguerrir, se former, sans «s'organiser dans le cadre de la nation», sans être «nationale» («quoique nullement au sens bourgeois du mot»). Mais le développement du capitalisme brise sans cesse les barrières nationales, détruit l'isolement national, substitue les antagonismes de classes aux antagonismes nationaux. C'est pourquoi, dans les pays capitalistes développés, il est parfaitement vrai que «les ouvriers n'ont pas de patrie» et que, tout au moins dans les pays civilisés, leur «action commune est une des premières conditions de l'émancipation du prolétariat» (*Manifeste du Parti communiste*). L'Etat, cette violence organisée, a surgi inévitablement à un certain degré d'évolution de la société lorsque celle-ci, divisée en classes irréconciliables, n'aurait pu subsister sans un «pouvoir» placé prétendument au-dessus de la société et différencié d'elle jusqu'à un certain point. Né des antagonismes de classes, l'Etat devient «l'Etat de la classe la plus puissante, de celle qui domine au point de vue

économique et qui, grâce à lui, devient aussi classe politiquement dominante et acquiert ainsi de nouveaux moyens pour mater et exploiter la classe opprimée. C'est ainsi que l'Etat antique était avant tout l'Etat des propriétaires d'esclaves pour mater les esclaves, comme l'Etat féodal fut l'organe de la noblesse pour mater les paysans serfs et corvéables, et comme l'Etat représentatif moderne est l'instrument de l'exploitation du travail salarié par le capital (F. Engels : *L'origine de la famille, de la propriété privée et de l'Etat*, où il expose ses vues et celles de Marx). La forme même la plus libre et la plus progressive de l'Etat bourgeois, la république démocratique, n'élimine nullement ce fait, mais en modifie seulement l'aspect (liaison du gouvernement avec la Bourse, corruption directe et indirecte des fonctionnaires et de la presse, etc.).

Le socialisme, en menant à la suppression des classes, conduit par là même à la suppression de l'Etat. «Le premier acte dans lequel l'Etat apparaît réellement comme représentant de toute la société, — la prise de possession des moyens de production au nom de la société, — est en même temps son dernier acte propre en tant qu'Etat. L'intervention d'un pouvoir d'Etat dans les rapports sociaux devient superflue dans un domaine après l'autre, et entre alors naturellement en sommeil. Le gouvernement des personnes fait place à l'administration des choses et à la direction des opérations de production. L'Etat n'est pas «aboli», il *s'éteint*» (F. Engels : *Anti-Duhring*). «La société, qui réorganisera la production sur la base d'une association libre et égalitaire des producteurs, reléguera toute la machine de l'Etat là où sera dorénavant sa place: au musée des antiquités, à côté du rouet et de la hache de bronze» (F. Engels : *L'origine de la famille, de la propriété privée et de l'Etat*).

Enfin, en ce qui concerne la position du socialisme de Marx à l'égard de la petite paysannerie, qui existera encore à l'époque où les expropriateurs seront expropriés, il importe de mentionner cette déclaration d'Engels, qui exprime la pensée de Marx : «Lorsque nous serons au pouvoir, nous ne pourrions songer à exproprier par la force les petits paysans (que ce soit avec ou sans indemnité), comme nous serons obligés de le faire pour les grands propriétaires fonciers. Notre devoir envers le petit paysan est, en premier lieu, de faire passer sa propriété et son exploitation individuelles à l'exploitation coopérative, non en l'y contraignant, mais en l'y amenant par des exemples et en mettant à sa disposition le concours de la société. Et ici les moyens ne nous manquent pas pour faire entrevoir au petit paysan des avantages qui lui sauteront aux yeux dès aujourd'hui» (F. Engels : *La question paysanne en France et en Allemagne*, édit. Alexéïeva, p. 17. La traduction russe contient des erreurs. Voir l'original dans la *Neue Zeit*⁵).

LA TACTIQUE DE LA LUTTE DE CLASSE DU PROLETARIAT

Ayant discerné, dès 1844-1845, l'une des principales lacunes de l'ancien matérialisme, qui n'avait pas su comprendre les conditions, ni apprécier la portée de l'activité pratique révolutionnaire, Marx accorda durant toute sa vie, parallèlement à ses travaux théoriques, une attention soutenue aux questions de tactique de la lutte de classe du prolétariat. *Toutes* les œuvres de Marx fournissent à cet égard une riche documentation, en particulier sa correspondance avec Engels, publiée en 1913, en quatre volumes. Cette documentation est encore loin d'être entièrement recueillie, classée, étudiée et analysée. C'est pourquoi nous devons nous borner, ici, aux observations les plus générales et les plus brèves, en soulignant que, sans *cet* aspect, Marx considérait avec raison le matérialisme comme incomplet, unilatéral et sclérosé. La tâche essentielle de la tactique du prolétariat était définie par Marx en fonction de sa conception matérialiste et dialectique du monde. Seule l'étude objective de l'ensemble des rapports de toutes les classes, sans exception, d'une société donnée et, par conséquent, la connaissance du degré objectif du développement de cette dernière et des corrélations entre elle et les autres sociétés, peut servir de base à une tactique juste de la classe d'avant-garde. En outre, toutes les classes et tous les pays sont considérés, sous un aspect non pas statique, mais dynamique, c'est-à-dire non pas à l'état d'immobilité, mais dans leur mouvement (mouvement dont les lois dérivent des conditions économiques de l'existence de chaque classe). Le mouvement est à son tour envisagé du point de vue non seulement du passé, mais aussi de l'avenir, et non pas selon la conception vulgaire des «évolutionnistes», qui n'aperçoivent que les changements lents, mais d'une façon dialectique: «Dans les grands développements historiques,

écrivait Marx à Engels, vingt années ne sont pas plus qu'un jour, bien que, par la suite, puissent venir des journées qui concentrent en elles vingt années» (*Correspondance*, t. III, p. 127⁶). A chaque étape de l'évolution, à chaque moment, la tactique du prolétariat doit tenir compte de cette dialectique objectivement inévitable de l'histoire de l'humanité: d'une part, en mettant à profit les époques de stagnation politique, c'est-à-dire de développement dit «paisible», avançant à pas de tortue, pour accroître la conscience, la force et la combativité de la classe d'avant-garde; d'autre part, en orientant tout ce travail vers le «but final» de cette classe et en la rendant capable de remplir pratiquement de grandes tâches dans les grandes journées «qui concentrent en elles vingt années». Deux thèses de Marx sont particulièrement importantes à cet égard. L'une, dans la *Misère de la philosophie*, concerne la lutte économique et les organisations économiques du prolétariat; l'autre, dans le *Manifeste du Parti communiste*, est relative aux tâches politiques du prolétariat. La première est ainsi énoncée: «La grande industrie concentre dans un seul endroit une foule de gens inconnus les uns aux autres. La concurrence les divise d'intérêts. Mais le maintien du salaire, cet intérêt commun qu'ils ont contre leur maître, les réunit dans une même pensée de résistance — coalition... Les coalitions, d'abord isolées, se forment en groupes, et, en face du capital toujours réuni, le maintien de l'association devient plus important pour eux que celui du salaire... Dans cette lutte — véritable guerre civile — se réunissent et se développent tous les éléments nécessaires à une bataille à venir. Une fois arrivée à ce point-là, l'association prend un caractère politique.» Nous avons ici le programme et la tactique de la lutte économique et du mouvement syndical pour des dizaines d'années, pour toute la longue période de préparation des forces du prolétariat «à une bataille à venir». Il faut rapprocher de cela les nombreuses indications de Marx et Engels, fondées sur l'expérience du mouvement ouvrier anglais, qui montrent comment la «prospérité» industrielle suscite des tentatives d'«acheter le prolétariat» (*Correspondance*, t. I, p. 136), de le détourner de la lutte; comment⁷ cette prospérité en général «démoralise les ouvriers» (II, 218) ; comment le prolétariat anglais «s'embourgeoise» — «la nation la plus bourgeoise entre toutes» (la nation anglaise) «semble vouloir finalement posséder à côté de la bourgeoisie une aristocratie bourgeoise et un prolétariat bourgeois» (II, 290)⁸ ; comment son «énergie révolutionnaire» disparaît (III, 124) ; comment il faudra attendre plus ou moins longtemps «que les ouvriers anglais se débarrassent de leur apparente contamination bourgeoise» (III, 127) ; comment l'«ardeur des chartistes» fait défaut au mouvement ouvrier anglais (1866 ; III, 305)⁹ ; comment les leaders ouvriers anglais deviennent une sorte de type intermédiaire «entre le bourgeois radical et l'ouvrier» (allusion à Holyoake, IV, 209) ; comment, en raison du monopole de l'Angleterre et tant que ce monopole subsistera, «il n'y aura rien à faire avec les ouvriers anglais» (IV, 433)¹⁰. La tactique de la lutte économique, en rapport avec la marche générale (*et avec l'issue*) du mouvement ouvrier, est examinée ici d'un point de vue remarquablement vaste, universel, dialectique et authentiquement révolutionnaire.

Le Manifeste du Parti communiste a énoncé le principe fondamental du marxisme en ce qui concerne la tactique de la lutte politique : «Ils (les communistes) combattent pour les intérêts et les buts immédiats de la classe ouvrière, mais... défendent... en même temps l'avenir du mouvement.» Partant de là, Marx soutint en 1848 le parti de la «révolution agraire» de Pologne, «c'est-à-dire le parti qui fit en 1846 l'insurrection de Cracovie».

En 1848-1849, Marx soutint la démocratie révolutionnaire extrême en Allemagne et ne revint jamais sur ce qu'il avait dit alors à propos de la tactique. Il considérait la bourgeoisie allemande comme un élément «enclin depuis le début à trahir le peuple» (seule l'alliance avec la paysannerie aurait pu permettre à la bourgeoisie d'arriver entièrement à ses fins) «et à passer un compromis avec le représentant couronné de la vieille société».

Voici l'analyse finale donnée par Marx de la situation de classe de la bourgeoisie allemande à l'époque de la révolution démocratique bourgeoise. Cette analyse est, d'ailleurs, un modèle d'analyse matérialiste qui considère la société dans son mouvement, sans se borner au mouvement tourné *vers le passé* : «... sans foi en elle-même, sans foi dans le peuple, grognant contre les grands, tremblant devant les petits ; ... redoutant l'ouragan universel ; d'énergie nulle part, plagiat en tous sens ; ... sans initiative ; ... vieillard sur qui pèse la malédiction, condamné à

diriger dans ses intérêts séniles les premiers élans d'un peuple jeune et robuste»... (*Neue Rheinische Zeitung*, 1848, V. *Literarischer Nachlass*, t. III, p. 212)¹¹.

Environ vingt ans après, dans une lettre à Engels (III, 224), Marx écrivait que la révolution de 1848 avait échoué parce que la bourgeoisie avait préféré la paix dans l'esclavage à la seule perspective de combattre pour la liberté. Lorsque l'époque des révolutions de 1848-1849 fut close, Marx se dressa contre toute tentative de jouer à la révolution (lutte contre Shapper-Willich), exigeant que l'on sût travailler dans la nouvelle époque qui préparait, sous une «paix» apparente, de nouvelles révolutions. Le jugement suivant de Marx sur la situation en Allemagne en 1856, à l'époque de la réaction la plus noire, montre dans quel esprit il entendait que ce travail fût accompli : «Tout dépendra en Allemagne de la possibilité de faire appuyer la révolution prolétarienne par une réédition de la guerre des paysans» (*Correspondance*, II, 108¹²).

Tant que ne fut pas achevée en Allemagne la révolution démocratique (bourgeoise), Marx porta toute son attention, en ce qui concernait la tactique du prolétariat socialiste, sur le développement de l'énergie démocratique de la paysannerie. Il estimait que l'attitude de Lassalle était «objectivement... une trahison à l'égard de tout le mouvement ouvrier au profit de la Prusse» (III, 210), notamment parce qu'il favorisait les grands propriétaires fonciers et le nationalisme prussien. «Dans un pays essentiellement agricole, c'est une bassesse — écrivait Engels à Marx en 1865, à propos d'un projet de déclaration commune dans la presse — que d'attaquer, au nom du prolétariat industriel, uniquement la bourgeoisie, sans même faire allusion à l'exploitation patriarcale, «exploitation à coups de bâton», du prolétariat rural par la grande noblesse féodale» (III, 217¹³).

Dans la période de 1864 à 1870, alors que tirait à sa fin en Allemagne l'époque de la révolution démocratique bourgeoise, époque où les classes exploiteuses de Prusse et d'Autriche se disputaient sur les moyens d'achever cette révolution *par en haut*, Marx ne se bornait pas à condamner Lassalle pour ses complaisances envers Bismarck, mais corrigeait aussi Liebknecht, qui versait dans l'«austrophilie» et défendait le particularisme ; Marx exigeait une tactique révolutionnaire combattant aussi implacablement Bismarck que les austrophiles, une tactique ne s'adaptant pas au «vainqueur», le hobereau prussien, mais renouvelant immédiatement la lutte révolutionnaire contre lui, *également sur le terrain* créé par les victoires militaires de la Prusse (*Correspondance*, III, pp. 134, 136, 147, 179, 204, 210, 215, 418, 437, 440-441). Dans la célèbre «Adresse» de l'Internationale en date du 9 septembre 1870, Marx mettait en garde le prolétariat français contre une insurrection prématurée, mais lorsqu'elle survint néanmoins (1871), il salua avec enthousiasme l'initiative révolutionnaire des masses «montant à l'assaut du ciel» (lettre de Marx à Kugelman).

La défaite du mouvement révolutionnaire dans cette situation comme dans nombre d'autres fut, à la lumière du matérialisme dialectique de Marx, un mal moindre, du point de vue de la marche générale *et de l'issue* de la lutte prolétarienne, que ne l'eût été l'abandon de la position occupée, la capitulation sans combat : une telle capitulation aurait démoralisé le prolétariat, miné sa combativité. Appréciant à sa juste valeur l'emploi des moyens légaux de lutte en période de stagnation politique et de domination de la légalité bourgeoise, Marx condamna très vigoureusement en 1877-1878, après la promulgation de la loi d'exception contre les socialistes, la «phrase révolutionnaire» d'un Most, mais il blâma avec autant d'énergie, sinon davantage, l'opportunisme qui s'était alors emparé momentanément du Parti social-démocrate officiel, lequel n'avait pas su faire aussitôt preuve de fermeté, de ténacité, d'esprit révolutionnaire et de la volonté, en réponse à la loi d'exception, de passer à la lutte illégale (*Correspondance*, t. IV, pp. 397, 404, 418, 422, 424. Voir également les lettres de Marx à Sorge).

BIBLIOGRAPHIE

Les œuvres et la correspondance de Marx n'ont pas encore fait jusqu'à présent l'objet d'une édition complète. Elles ont été traduites en russe plus qu'en aucune autre langue. La liste que nous en donnons ci-après a été établie dans l'ordre chronologique. 1841 est l'année de la thèse de Marx sur la philosophie d'Épicure (qui

figure dans l'édition posthume de *l'Héritage Littéraire*, cf. *infra*). Dans cette thèse, Marx exprime un point de vue encore tout imprégné d'idéalisme hégélien. En 1842, il publie des articles dans la *Gazette Rhénane* (de Cologne), en particulier une critique des débats au sixième Landtag rhénan sur la liberté de la presse, un article sur les lois réprimant les vols de bois, puis un autre où il prend parti en faveur d'une politique dégagée de la théologie, etc. (certains de ces articles se trouvent dans *l'Héritage Littéraire*). C'est ici que l'on voit Marx passer de l'idéalisme au matérialisme, et du démocratism révolutionnaire au communisme. En 1844 paraissent à Paris les *Annales Franco-Allemandes*, publiées sous la direction de Marx et d'Arnold Ruge, où cette évolution s'accomplit définitivement. Les articles ci-après de Marx sont particulièrement remarquables : *Introduction à la Critique de la philosophie du droit de Hegel* (publié dans *l'Héritage Littéraire*, cet article est en outre paru en brochure séparée) et *A propos de la question juive* (*idem* ; publié en brochure par les éditions Znanié, «La bibliothèque bon marché», n° 210). En 1845, Marx et Engels publient conjointement (à Francfort-sur-le-Main) la brochure *la Sainte Famille. Contre Bruno Bauer et C^e* (autre *l'Héritage Littéraire*, il en existe deux éditions russes en brochure, aux éditions *Novy Goloss*, St-Pét. 1906, et *Vestnik Znania*, St-Pét. 1907). Au printemps 1845 paraissent les thèses de Marx sur Feuerbach (en appendice à la brochure de F. Engels : *Ludwig Feuerbach* ; il en existe une traduction russe). En 1845-1847, Marx publie une série d'articles (dont la plupart n'ont été ni recueillis, ni réédités, ni traduits en russe) dans les journaux *Vorwärts*¹⁴, édité à Paris, *Brüsseler Deutsche Zeitung*¹⁵ (1847), *Das Westphälische Dampfboot*¹⁶ (Bielefeld, 1845-1848), *Der Gesellschaftsspiegel*¹⁷ (1846, Elberfeld). L'année 1847 voit paraître à Paris l'ouvrage fondamental de Marx contre Proudhon : *Misère de la Philosophie. Réponse à la «Philosophie de la Misère» de M. Proudhon* (trois éditions russes au *Novy Mir*, une de G. Lvovitch, une autre d'Alexéïéva, une du *Prosvéchtchénié*, toutes de 1905-1906). En 1848 fut publié à Bruxelles le *Discours sur le libre-échange* (il en existe une traduction russe). Puis, à Londres, en collaboration avec F. Engels, le célèbre *Manifeste du Parti communiste*, traduit dans presque toutes les langues d'Europe et de plusieurs autres pays (il a paru en traduction russe près de huit éditions en 1905-1906 : celles du *Molot*, du *Kolokol*, d'Alexéïéva, etc., pour la plupart saisies, sous des titres différents : *Le Manifeste communiste*, *Du communisme*, *Classes sociales et communisme*, *Capitalisme et communisme*, *Philosophie de l'Histoire* ; on trouvera la traduction complète et la plus exacte de cet ouvrage, ainsi que de plusieurs autres œuvres de Marx, dans les publications à l'étranger assurées notamment par le groupe «Libération du Travail»). Du 1^{er} juin 1848 au 19 mai 1849 parut à Cologne la *Nouvelle Gazette Rhénane*, dont Marx était pratiquement le rédacteur en chef. Les nombreux articles qu'il donna à ce journal, qui reste jusqu'à nos jours le modèle insurpassé, le meilleur organe du prolétariat révolutionnaire, n'ont pas encore été recueillis ni édités intégralement. Les principaux d'entre eux figurent dans *l'Héritage Littéraire*. Les articles *Travail salarié et capital*, publiés dans ce journal, ont été édités à plusieurs reprises en brochure (quatre éditions russes : Kozman, *Molot*, Miagkov et Lvovitch, 1905-1906). Extrait du même journal : *Les libéraux au pouvoir* (éditions Znanié, *La bibliothèque bon marché*, n°272, St-Pét. 1906). En 1849, Marx publia à Cologne *Deux procès politiques* (deux discours prononcés par Marx pour sa défense devant la cour d'assises, qui devait l'acquitter alors qu'il était accusé d'avoir transgressé les lois sur la presse et lancé un appel à la résistance armée contre le gouvernement. Cinq éditions russes en 1905-1906 : Alexéïéva, *Molot*, Miagkov, Znanié, *Novy Mir*). En 1850, Marx fit paraître à Hambourg six numéros de la revue la *Nouvelle Gazette Rhénane*. Les plus importants des articles qui y furent publiés figurent dans *l'Héritage Littéraire*. Ceux qu'Engels réédita en 1895 sont particulièrement remarquables : *Les luttes de classes en France de 1848 à 1850* (trad. russe, édition M. Malykh ; *Bibl.* n° 59-60 ; également dans le *Recueil de travaux historiques*, traduction de Bazarov et Stépanov, éditions Skirmount, St-Pét. 1906 ; voir aussi: *Réflexions et points de vue sur la vie au XX siècle*, St-Pét. 1912). En 1852 parut à New York la brochure de Marx *Le 18 Brumaire de Louis Bonaparte* (traduction russe dans les recueils ci-dessus). La même année, on édita à Londres les *Révélations relatives au procès des communistes de Cologne* (traduction russe : *Le procès des Communards de Cologne*, n 43 de la *Bibliothèque populaire et scientifique*, St-Pét. 1906, 28 octobre). D'août 1851 à 1862 [Dans son article sur Marx publié par le *Handwörterbuch der Staatswissenschaften*, Bd. 6, S. 603 (*Dictionnaire des sciences politiques. tome 6, page 603. N.R.*), Engels indique par erreur 1853-1860, ainsi que Bernstein, dans un article sur Marx paru dans la 11^e édition de *l'Encyclopédie Britannique*, 1911. Cf. la *Correspondance de Marx et Engels*, publiée en 1913.] Marx collabora régulièrement au journal *The New York Tribune*, où plusieurs de ses articles parurent en éditoriaux, sans sa signature. Sont particulièrement remarquables ses articles : *Révolution et contre-révolution en Allemagne*, réédités en traduction allemande après la mort de Marx et d'Engels (traduction russe dans deux recueils, versions de Bazarov et de Stépanov, puis cinq éditions en brochure séparée en 1905-1906, Alexéïéva, *Le bien public*, *Novy Mir*, *la Bibliothèque universelle*, *Molot*). Certains des articles de Marx publiés dans la *New York Tribune* furent édités à Londres

en brochure, par exemple l'article sur Palmerston en 1856 : *Révélations sur l'histoire diplomatique du XVIII^e siècle* (sur la dépendance permanente et intéressée des ministres du parti libéral anglais à l'égard de la Russie), etc. Après la mort de Marx, sa fille Eléonore Eveling publia une série de ses articles de la *New York Tribune* sur la question de l'Orient, sous le titre : *The Eastern Question*, London 1897. Une partie en a été traduite en russe : *La guerre et la révolution*, fascicule 1. Marx et Engels : *Articles inédits* (1852, 1853, 1854), Kharkov 1919 (Bibliothèque *Nacba Mysl*). A partir de la fin de 1854 et pendant toute l'année 1855, Marx collabora au journal *Neue Oder-Zeitung*¹⁸ et, en 1861-1862, au journal viennois *Presse*. Ces articles n'ont pas encore été recueillis, et une partie seulement a été publiée dans la *Neue Zeit*, ainsi que de nombreuses lettres de Marx. Il en est de même des articles donnés par Marx au journal *Das Volk*¹⁹ (Londres 1859), sur l'histoire diplomatique de la guerre d'Italie en 1859. En 1859 parut à Berlin l'ouvrage de Marx : *Contribution à la critique de l'économie politique* (traduction russe, Moscou 1896, sous la direction de Manouïlov ; et St-Pét. 1907, traduction de Roumiantsev). En 1860 parut à Londres la brochure de Marx *Herr Vogt*.

En 1864 parut à Londres *l'Adresse de l'Association Internationale des Travailleurs*, rédigée par Marx (il en existe une traduction russe). Marx est l'auteur d'un grand nombre de manifestes, adresses et résolutions du Conseil général de l'Internationale. Ces documents sont loin d'avoir été tous répertoriés, ni même recueillis. La première tentative dans ce sens est l'ouvrage de G. Jaechk *l'Internationale* (traduct. russe, St-Pét. 1906, éditions *Znanié*), où l'on trouve notamment certaines lettres de Marx et des projets de résolutions dont il est l'auteur. Parmi les documents de l'Internationale rédigés par Marx figure l'Adresse du Conseil général relative à la Commune de Paris, publiée en 1871 à Londres en brochure, sous le titre : *La guerre civile en France* (traduction russe sous la direction de Lénine, édit. *Molot*, etc.). La correspondance de Marx avec Kugelmann, qui était membre de l'Internationale, se rapporte à la période 1862-1874 (deux éditions en russe, l'une sous la direction de A. Heuchbarg, l'autre sous la direction de Lénine). En 1867 parut à Hambourg l'ouvrage fondamental de Marx : *le Capital. Critique de l'économie politique*. Livre I. Les Livres II et III furent publiés par Engels après la mort de Marx, en 1885 et 1894. Traductions russes : Livre I, cinq éditions (deux de Danielson, en 1872 et 1898; deux de E. Gourvitch et L. Zak sous la direction de Strouvé, la 1^{re} en 1899 et la 2^e en 1905, et la dernière sous la direction de Bazarov et Stépanov). Les Livres II et III ont paru dans une traduction médiocre de Danielson et dans une autre meilleure, rédigée par Bazarov et Stépanov. En 1876, Marx participa à l'élaboration du livre d'Engels, *l'Anti-Dühring (Herrn Eugen Dührings Umwälzung der Wissenschaft)* dont il relut entièrement le manuscrit et rédigea tout le chapitre consacré à l'histoire de l'économie politique.

Les ouvrages suivants de Marx furent édités après sa mort : *Critique du programme de Gotha* (St-Pét. 1906, en allemand dans la *Neue Zeit* 1890-1891, n° 18), *Salaires, prix et profit* (rapport présenté le 26 juin 1865, *Neue Zeit*, XVI, 1897-1898, traduction russe aux éditions *Molot* en 1906 et chez Lvovitch en 1905). *Héritage littéraire de K. Marx, F. Engels et F. Lassalle*, 3 tomes, Stuttgart 1902 (traduction russe sous la direction d'Axelrod, etc., 2 tomes, St-Pét. 1908. Le tome I édité également sous la direction de E. Gourvitch, Moscou 1907. Les lettres de Lassalle à Marx ont été publiées séparément ; elles font partie de (*Héritage Littéraire*). *Lettres de K. Marx, F. Engels et d'autres personnes à Sorge* (deux éditions en russe, l'une sous la direction d'Axelrod, l'autre préfacée par Lénine, édit. Dauge). *Les Théories de la plus-value*, 3 tomes, en quatre parties, Stuttgart 1905-1910, le manuscrit du Livre IV du *Capital*, édité par Kautsky (seul le tome I a été traduit en russe, 3 éditions : St-Pét. 1906, sous la direction de Plékhanov ; Kiev 1906, sous la direction de Jéleznov ; Kiev 1907, sous la direction de Toutchapski). En 1913 parurent à Stuttgart quatre gros volumes de la *Correspondance de K. Marx et F. Engels* : ces 1.386 lettres, couvrant la période de septembre 1844 au 10 janvier 1883, fournissent de très nombreux documents d'une grande valeur pour l'étude de la biographie et des conceptions de Marx. En 1917 parurent deux tomes de Marx et Engels : *Articles publiés de 1852 à 1862* (en allemand). En terminant cette énumération des œuvres de Marx, il faut signaler qu'elle ne comprend pas certains articles moins étendus et des lettres de Marx, qui ont paru pour la plupart dans la *Neue Zeit*, le *Vorwärts* et dans d'autres publications périodiques social-démocrates de langue allemande ; il est également certain que la liste des traductions de Marx en russe n'est pas complète, surtout pour les brochures des années 1905-1906.

La littérature sur Marx et le marxisme est extraordinairement vaste. Nous ne mentionnerons que l'essentiel, en répartissant les auteurs en trois catégories principales: les marxistes, ceux qui partagent pour l'essentiel les idées de Marx ; les auteurs bourgeois, foncièrement hostiles au marxisme, et les révisionnistes, qui, tout en admettant prétendument tel ou tel principe fondamental du marxisme, substituent en fait à ce dernier des

conceptions bourgeoises. L'interprétation populiste de Marx doit être considérée comme une variété spécifiquement russe du révisionnisme. Dans son ouvrage *Ein Beitrag zur Bibliographie des Marxismus (Archiv für Sozialwissenschaft und Sozialpolitik, XX, 2 Heft, 1905, SS. 413-430)*²⁰, W. Sombart cite trois cents titres, dans une liste qui est loin d'être exhaustive. On la complétera en consultant, dans la *Neue Zeit*, les index pour les années 1883-1907 et les années ultérieures ; cf. encore Josef Stammhammer : *Bibliographie des Sozialismus und Kommunismus*²¹, tt. I-III, Iéna (1893-1909). Pour une bibliographie plus détaillée du marxisme, on peut indiquer encore : *Bibliographie der Sozialwissenschaften*²², Berlin, 1^{re} année, 1905 et sq. Cf. également N. Roubakine, *Parmi les livres* (tome II, 2^e édit.). Nous ne citons ici que l'essentiel. Sur la biographie de Marx, il faut mentionner en premier lieu les articles de F. Engels dans le *Volkskalender*²³ publié par Bracke à Braunschweig en 1878, et dans le *Handwörterbuch der Staatswissenschaften*, tome 6, pp. 600-603. W. Liebknecht : *Karl Marx zum Gedächtniss*, Nuremberg 1896. Lafargue, *Karl Marx. Persönliche Erinnerungen*. W. Liebknecht : *Karl Marx*, 2^e édition, St-Pét. 1906. P. Lafargue : *Mes souvenirs sur K. Marx*, Odessa 1905 (cf. l'original dans *Neue Zeit*, IX, I). *A la mémoire de Karl Marx*, St-Pét. 1908, 410 pages, recueil d'articles de I. Nevzorov, N. Rojkov, V. Bazarov, I. Stéklou, A. Finn-Enotaïevski, P. Roumiantsev, K. Renner, H. Roland-Holst, V. Iline, R. Luxembourg, G. Zinoviev, L. Kaménev, P. Orlovski et M. Taganski. Fr. Mehring : *Karl Marx*. La grande biographie de Marx en anglais, établie par le socialiste américain Spargo (Spargo : *K. Marx, his life and work*, London 1911)²⁴, n'est pas satisfaisante. Tableau général de l'activité de Marx dans K. Kautsky : *Die historische Leistung von K. Marx. Zum 25. Todestag des Meisters*. Berlin 1908. Traduction russe : *K. Marx et son importance historique*, St-Pét. 1908. Cf. également la brochure populaire de C. Zetkin : *K. M. und sein Lebenswerk*²⁵ (1913). Souvenirs sur Marx : Annenkov, dans le *Vestnik Evropy*, 1880, n° 4 (et *Mémoires*, t. III. Dix années remarquables. St-Pét. 1882), et Karl Schurtz, dans le *Rousskoïé Bogatstvo*, 1906, n° 12 ; M. Kovalevski, dans le *Vestnik Evropy*, 1909, VI et sq.

Sur la philosophie du marxisme et le matérialisme historique, on trouvera le meilleur exposé chez G. Plékhanov : *En 20 ans*, St-Pét. 1909, 3^e édition ; *De la défensive à l'offensive*, St-Pét. 1910 ; *Les problèmes fondamentaux du marxisme*, St-Pét. 1908 ; *Critique de nos critiques*, St-Pét. 1906 ; *Essai sur le développement de la conception moniste de l'histoire*, St-Pét. 1908, et dans d'autres ouvrages de cet auteur. Antonio Labriolla : *Essai sur la conception matérialiste de l'histoire*, St-Pét. 1898. Du même auteur : *Matérialisme historique et philosophie*, St-Pét. 1906. Fr. Mehring : *Du matérialisme historique*, St-Pét. 1906 (2 éditions : *Prosvéchtchénié* et *Molot*). Du même auteur : *Une légende sur Lessing*, St-Pét. 1908 (*Znanié*). Cf. également C h . A n d l e r (non marxiste) : *Le Manifeste communiste. Historique, introduction, commentaire*, St-Pét. 1906. Cf. également le *Matérialisme historique*, St-Pét. 1908, recueil d'articles d'Engels, Kautsky, Lafargue et plusieurs autres auteurs. L. Axelrod : *Essais philosophiques. Réponse aux critiques philosophiques du matérialisme historique*, St-Pét. 1906. Les malencontreuses entorses au marxisme commises par Dietzgen ont trouvé un défenseur en la personne de E. Untermann : *Die logischen Mängel des engeren Marxismus*²⁶, München 1910 (753 pages. Ouvrage volumineux, mais manquant de sérieux). Hugo Riekes : *Die philosophische Wurzel des Marxismus*, dans *Zeitschrift für die gesamte Staatswissenschaft*, 62. Jahrgang, 1906, 3 Heft. S. 407-432²⁷ ; travail intéressant d'un adversaire des conceptions de Marx, montrant leur cohésion philosophique du point de vue du matérialisme. Benno Erdmann : «Die philosophischen Voraussetzungen der materialistischen Geschichtsauffassung», dans *Jahrbuch für Gesetzgebung, Verwaltung und Volkswirtschaft* (Schmollers Jahrbuch) 1907, 3 Heft, S. 1-56²⁸, formulation très utile de certaines thèses fondamentales du matérialisme philosophique de Marx, et recueil des objections formulées du point de vue courant du kantisme et de l'agnosticisme en général. R. Stammler (kantien) : *Wirtschaft und Recht nach der materialistischen Geschichtsauffassung*²⁹, 2^e édition, Leipzig 1906. Woltmann (également kantien) : *Le matérialisme historique*, traduction russe, 1901, *Vorländer (idem)*, Kant et Marx, St-Pét. 1909. Cf. aussi la polémique entre A. Bogdanov, V. Bazarov, etc. (*Essais sur la philosophie du marxisme*, St-Pét. 1908. A. Bogdanov : *Misère d'un grand fétichisme*, Moscou 1909, et d'autres ouvrages) et V. Iline (*Matérialisme et empiriocriticisme*, Moscou 1909). Sur le problème du matérialisme historique et de l'éthique : K. Kautsky : *L'éthique et la conception matérialiste de l'histoire*, St-Pét. 1906, et de nombreux autres ouvrages de Kautsky. Puis Boudin : *Das theoretische System von K. Marx*, Stuttgart 1909 (L. Boudin : *Le système théorique de K. Marx à la lumière de la critique moderne*, traduit de l'anglais sous la direction de V. Zassoulitch, St-Pét. 1908). Hermann Gorter : *Der historische Materialismus*³⁰, 1909. Parmi les œuvres des adversaires du marxisme, nous indiquerons : Tougan-Baranovski : *Les fondements théoriques du marxisme*, St-Pét. 1907. S. Prokopovitch : *Contribution à la critique de Marx*, St-Pét. 1901. Hammacher : *Das philosophisch-ökonomische System des Marxismus*³ (Leipzig 1910, 730 pages, recueil de citations). W.

Sombart : *Le socialisme et le mouvement social au XIX^e siècle*, St-Pét. Max A d l e r (kantien) : *Kausalität und Teleologie* (Wien 1909. *Marx-Studien*) et *Marx als Denker*³².

L'ouvrage de l'idéaliste hégélien Giov. Gentile : *La philosophia di Marx*³³ (Pise 1899), mérite de retenir l'attention. L'auteur mentionne certains aspects importants de la dialectique matérialiste de Marx, qui échappent ordinairement à l'attention des kantien, des positivistes, etc. Egalement Lévy : *Feuerbach* — l'un des principaux précurseurs philosophiques de Marx. On trouvera un recueil utile de citations tirées d'une série d'ouvrages de Marx chez Tchernychev : *Aide-mémoire du marxiste*, St-Pét. (*Diélo*) 1908. Sur la doctrine économique de Marx : K. Kautsky : *La doctrine économique de Marx* (nombreuses éditions russes) ; du même auteur : *La question agraire, Le programme d'Erfurt* et de nombreuses brochures. Cf. encore Bernstein : *La doctrine économique de Marx*. Le Livre III du *Capital* (traduct. russe 1905) ; Gabriel Deville : *Le Capital* (exposé du Livre I du *Capital*, traduction russe, 1907). Ce que l'on appelle le révisionnisme parmi les marxistes sur la question agraire est représenté par E. David : *Le socialisme et l'agriculture* (traduct. russe, St-Pét. 1902). Cf. la critique du révisionnisme dans V. Iline : *La question agraire*, 1^{re} partie, St-Pét. 1908. Cf. également V. Iline : *Le développement du capitalisme en Russie*, 2^e édit, St-Pét. 1908, et du même auteur : *Etudes et articles économiques*, St-Pét. 1899. V. Iline : *Nouvelles données sur les lois du développement du capitalisme dans l'agriculture*, fascicule 1, 1917. Application des conceptions de Marx, à quelques écarts près, aux données modernes sur les problèmes agraires chez Compère-Morel : *La question agraire et le socialisme en France*, Paris 1912 (455 pages). Développement des vues économiques de Marx appliquées aux phénomènes les plus récents de la vie économique dans Hilferding : *Le capital financier*, St-Pét. 1911 (les opinions de l'auteur comportent de sérieuses inexactitudes sur la théorie de la valeur ; elles ont été rectifiées par Kautsky, dans la *Neue Zeit* : *Gold, Papier und Ware* — Or, papier-monnaie et marchandises — 30, I ; 1912, pp. 837, 886). V. Iline : *L'impérialisme, stade suprême du capitalisme*, 1917. Dans *La question agraire* (2 tomes) et *Théorie du développement de l'économie nationale* (St-Pét. 1910), P. Maslov s'écarte du marxisme sur des points essentiels. Cf. la critique de certains de ces errements chez Kautsky, *Neue Zeit* XXIX, 1, 1911, article : *Malthusianisme et socialisme*.

Critique de la doctrine économique de Marx du point de vue de la théorie de l'«utilité marginale», largement répandue parmi les professeurs bourgeois : Böhm-Bawerk : *Zum Abschluss des Marxschen Systems* (Berlin 1896, dans *Staatswiss. Arbeiten*, Festgabe für K. Knies). Il en existe une traduction russe : St-Pét. 1897, *La théorie de Marx et sa critique* et du même auteur : *Kapital und Kapitalzins*, 2^e édit. Insbr. 1900-1902, 2 t. (*Capital et profit*, St-Pét. 1909). Cf. en outre : Riekes : *Wert und Tauschwert*³⁴ (18 99) ; v. Bortkiewicz : *Wertrechnung u. Preisrechnung im Marxschen System* (Archiv f. Sozialw., 1906-1907)³⁵ ; Léo v. Buch : *Über die Elemente d. polit. Ökonomie. I. Th. Die Intensität d. Arbeit, Wert u. Preis*³⁶ (édité également en russe). La critique de Böhm-Bawerk, examinée d'un point de vue marxiste : Hilferding, *Böhm-Bawerks Marx-Kritik* (*Marx-Studien*, Bd. I. Wien 1904)³⁷ et dans des articles plus brefs de la *Neue Zeit*.

Sur la question des deux tendances principales dans l'interprétation et le développement du marxisme — la tendance «révisionniste» et la tendance radicale («orthodoxe»), cf. Ed. Bernstein : *Les prémisses du socialisme et les tâches de la social-démocratie* (édit. originale allemande, Stuttgart 1899), traduction russe, *Le matérialisme historique*, St-Pét. 1901. *Problèmes sociaux*, Moscou 1901) ; cf. également du même auteur : *Essais sur l'histoire et la théorie du socialisme*, St-Pét. 1902. Réponse de K. Kautsky : *Bernstein et le programme social-démocrate* (édition originale allemande, Stuttgart 1899. Traduction russe : 4 éditions, 1905-1906). Parmi les œuvres marxistes françaises : Jules Guesde : *Quatre ans de lutte des classes, En garde !, Questions d'hier et d'aujourd'hui* (Paris 1911) ; P. Lafargue : *Le déterminisme économique de K. Marx* (Paris 1909). Ant. Pannekoek : *Zwei Tendenzen in der Arbeiter-Bewegung*³⁹.

Sur la théorie marxiste de l'accumulation du capital, un nouvel ouvrage de Rosa Luxembourg : *Die Akkumulation des Kapitals*³⁹ (Berlin 1913), et l'analyse de sa fausse interprétation de la théorie de Marx par Otto Bauer : *Die Akkumulation des Kapitals* (*Neue Zeit*, t. 31, 1913, I, pp. 831 et 862). Eckstein dans le *Vorwärts*, 1913 et Pannekoek dans la *Bremer Bürger-Zeitung*, 1913.

Parmi les ouvrages russes anciens sur Marx : B. Tchitchérine : «Les socialistes allemands» dans le *Recueil des sciences politiques* de Bézobrazov, St-Pét. 1888, et *Histoire des doctrines économiques*, 5^e partie, Moscou 1902, p. 156. Réponse de Sieber : «Les économistes allemands vus avec les lunettes de M. Tchitchérine»,

dans *Œuvres*, t. II, St-Pét. 1900. L. Slonimski : *La doctrine économique de K. Marx*, St-Pét. 1898. N. Sieber : *David Ricardo et K. Marx dans leurs études socio-économiques*, St-Pét. 1885, et *Œuvres*, 2 tomes, St-Pét. 1900. Compte rendu du *Capital* par I. Kaufmann (I. K-n) dans le *Vestnik Evropy*, 1872, n°5 ; cette étude est digne d'attention du fait que Marx la considère comme un exposé correct de sa méthode matérialiste dialectique, et la cite à ce titre dans sa postface à la 2^e édition du *Capital*.

Opinions des populistes russes sur le marxisme : N. Mikhaïlovski dans le *Rousskoïé Bogatstvo*, 1894, n° 10; 1895, N^{os} 1 et 2, reproduit dans ses œuvres, à propos des *Notes critiques* de P. Strouvé (St-Pét. 1894), analysées du point de vue marxiste par K. Touline (V. Iline), dans les *Matériaux pour caractériser notre développement économique* (St-Pét. 1895, mis au pilon par la censure) et reproduit dans V. Iline ; *En 12 ans*, St-Pét. 1908. Toujours parmi les ouvrages populistes : V. V. *Nos tendances*, St-Pét. 1892. Du même : *Des années 70 à 1900*, St-Pét. 1907. Nikolai — on : *Essais sur notre économie sociale après la réforme*, St-Pét. 1893. V. Tchernov : *Le marxisme et la question agraire*, St-Pét. 1906. Du même : *Etudes philosophiques et sociologiques*, St-Pét. 1907.

En dehors des populistes, indiquons encore: N. Karéïev : *Etudes nouvelles et anciennes sur le matérialisme historique*, St-Pét. 1896, 2^e édition en 1913, sous le titre : *Critique du matérialisme économique*. Massaryk : *Les fondements philosophiques et sociologiques du marxisme*, Moscou 1900. Croce : *Le matérialisme historique et l'économie marxiste*, St-Pét. 1902.

Pour apprécier correctement les conceptions de Marx, il faut absolument prendre connaissance des œuvres de son plus proche compagnon et collaborateur, Friedrich Engels. Il est impossible de comprendre le marxisme et d'en donner un exposé complet sans tenir compte de *toutes* les œuvres d'Engels.

Critique de Marx du point de vue de l'anarchisme chez V. Tcherkézov : *La doctrine du marxisme*, St-Pét. 1905, en deux parties ; V. Teker : *En guise de livre*, Moscou 1907. Le syndicaliste Sorel : *Introduction à l'économie moderne*, Moscou 1908.

Ecrit de juillet à novembre 1914 Paru pour la première fois en 1915 dans le Dictionnaire encyclopédique Granat, 7^e édition, tome 28

Signé : V. Iline

Conforme au manuscrit collationné avec le texte de la brochure éditée en 1918

NOTES

¹ Lénine commença à rédiger l'article «Karl Marx», destiné au dictionnaire encyclopédique de la Société des frères Granat, au printemps 1914, à Poronin (Galicie) ; il l'acheva en novembre 1914 à Berne (Suisse). Lorsque l'étude parut en brochure, en 1918, Lénine indiqua de mémoire, dans la préface, l'avoir écrit en 1913. L'article parut dans le dictionnaire en 1915, sous la signature de V. Iline, avec un appendice intitulé «Bibliographie du marxisme». En raison de la censure, la rédaction supprima deux chapitres : "Le socialisme" et «La tactique de la lutte de classe du prolétariat», et apporta au texte un certain nombre de modifications. En 1918, les éditions «Príboï» publièrent l'ouvrage en brochure, avec une préface de Lénine, en reprenant le texte du dictionnaire, mais sans l'appendice bibliographique. Le texte intégral a été publié pour la première fois d'après le manuscrit en 1925, dans le recueil *Marx, Engels, marxisme*, établi par l'Institut Lénine près le Comité central du P.C. (b) de l'U.R.S.S.

² Allusion à une formule de Marx dans son ouvrage *Contribution à la critique de la philosophie du droit de Hegel*.

³ Fin du 15^e chapitre dans l'édition française.

⁴ *Ibid.*

⁵ Temps nouveau.

⁶ Voir lettre de Marx à Engels en date du 9 avril 1863.

⁷ Voir lettre d'Engels à Marx en date du 5 février 1851.

⁸ Voir lettre d'Engels à Marx en date du 7 octobre 1858.

- ⁹ Voir lettres d'Engels à Marx en date du 8 avril 1863, de Marx à Engels, du 9 avril 1863 et du 2 avril 1866.
- ¹⁰ Voir lettres d'Engels à Marx du 19 novembre 1869 et du 11 août 1881.
- ¹¹ K. Marx et F. Engels. *Œuvres choisies* en 2 volumes, tome I.
- ¹² Voir lettre de Marx à Engels du 16 avril 1856.
- ¹³ Voir lettres d'Engels à Marx du 27 janvier 1865 et du 5 février 1865.
- ¹⁴ *En avant !*
- ¹⁵ *Le journal allemand de Bruxelles.*
- ¹⁶ *Le Vapeur Westphalien.*
- ¹⁷ *Le Miroir de la société.*
- ¹⁸ Le Nouveau Journal de l'Oder.
- ¹⁹ Le Peuple.
- ²⁰ *Contribution à une bibliographie du marxisme (Archives de sciences sociales et de politique sociale, t. XX, fascicule 2, 1905, pp. 413-430).*
- ²¹ *Bibliographie du socialisme et du communisme.*
- ²² *Bibliographie des sciences sociales.*
- ²³ *Le Calendrier populaire.*
- ²⁴ *K. Marx, sa vie et son œuvre*, Londres 1911.
- ²⁵ *Karl Marx et l'œuvre de sa vie.*
- ²⁶ *Les lacunes logiques du marxisme orthodoxe.*
- ²⁷ *Les racines philosophiques du marxisme (Revue des sciences politiques, 62^e année, 1906, tome 3, pp. 407-432).*
- ²⁸ "Prémisses philosophiques de la conception matérialiste de l'histoire", dans *l'Annuaire de la législation, de l'administration et de l'économie nationale (Annuaire Schmoller) 1907*, tome 3, pp. 1-56.
- ²⁹ *L'économie et le droit du point de vue de la conception matérialiste de l'histoire.*
- ³⁰ *Le matérialisme historique.*
- ³¹ *Le système philosophico-économique du marxisme.*
- ³² *Causalité et téléologie* (Vienne 1909. *Etudes marxistes*) et *Marx en tant que penseur.*
- ³³ *La philosophie de Marx.*
- ³⁴ *Valeur et valeur d'échange.*
- ³⁵ *Détermination de la valeur et des prix dans le système de Marx (Archives des sciences sociales, 1906-1907).*
- ³⁶ *Eléments fondamentaux d'économie politique, I. Intensité du travail, valeur et prix.*
- ³⁷ *Bohm-Bawerk en tant que critique de Marx (Etudes marxistes, tome I, Vienne 1904).*
- ³⁸ *Deux tendances au sein du mouvement ouvrier.*
- ³⁹ *L'accumulation du capital.*

